

## **BILAN DE BOBIGNY (SCENOGRAPHIES AVRIL-OCTOBRE 2009)**

### **PREAMBULE**

« L'histoire est essentiellement longitudinale, la mémoire est essentiellement verticale ; l'histoire consiste essentiellement à passer au long de l'événement, la mémoire consiste essentiellement, étant « dedans » l'événement, avant tout, à n'en pas sortir, à y rester, et à la remonter en dedans. Vision spatiale qui passe le long de l'événement, vision temporelle qui s'enfonce dans l'événement traduisait Bergson, à Peguy.

... mais, structure de, en recherche, artistique, (plutôt que « compagnie de théâtre ») « sur places », à Bobigny, à quoi nous adonnons nous ? si ce n'est années après années à faire se toucher, cette verticale et cette horizontale, en ponctuant bien loin avant « les événements » commémoratif, (pour lequel la ville de Bobigny s'investit autant qu'elle nous investit), de micro-événements, actes de création individuelles, pris dans du commun : (le mot est employé dans ces deux sens) et qui émanent de tous les endroits de la ville, de tous les âges parlants de la ville, de toutes les cultures de la ville.

Double tâche : réconcilier « mémoire transmise » et « mémoire vécue », celles dont parle Walter Benjamin (la mémoire transmise étant tout ce qui passe d'une génération à l'autre y compris l'histoire et son enseignement. La mémoire acquise étant tout ce qui n'est arrivé qu'à vous ou que vous ressentez comme tel).

Mais qui peut raconter de « vive voix » l'esclavage (une des commémorations prévues en début de notre dernière convention avec la ville) ou la déportation (commémoration, re-conduite) ou la capitulation nazie, libération (célébration hautement nationale, du 8 mai 1945)... et où, dans quel espace ? et à qui ? Le monde d'aujourd'hui nous appelle, veut se faire entendre et nos oreilles bruissent en continu d'une rumeur pleine à ras bord d'informations sonores (écouterai-je, en boucle dans mon ipod si j'avais quinze ans une voix d'un autre âge, me, se, raconter ?...)

Un simple exemple de ce qui ne fût apparent, les jours J...K... L... et qui constitue notre travail sur la Marque dans l'épaisseur temporelle de notre résidence, notre méthode.

Esclavage, déportation seconde guerre mondiale et ses millions de morts, de mortes... car des vifs, êtres vivants, furent surpris, pris capturés torturés fusillés.

Histoire de cruautés... à se boucher les oreilles, que l'on ait dix ou dix sept ans  
Quelles dépouilles, quelles peaux mortes, jonchent, innombrables, des champs de coton ou de bataille... Ils n'avaient que la peau sur les os ... je vais te « faire » la peau... te la « trouser »... et cette in.vraisemblable « peau de personnage »... introuvable... le langage employé est parcouru de métaphores... empruntons et ricochons, sur elles pour délimiter des moments historiques précis, des blocs certifiés, tout en les transversant par ce qui touche de près, au plus près d'eux devrions-nous

écrire, les adolescents et adolescentes le plus souvent « mal dans leur peau » ; la Marque.

Marqués au fer rouge étaient les esclaves, identités confisquées, marqués dans leur chair le prisonnier, le résistants, dans les camps, marqués tatoués d'un numéro, les déportés d'Auschwitz... dans une économie fondée sur des exploitations de l'homme, gisement, force productive, malgré les états de faiblesses inconcevables. Et aujourd'hui, ces marques, réclamées, revendiquées comme « signes » d'un statut qui les bloque dans la posture du consommateur... Echanges dans les classes de troisième avec un enseignant arts plastiques... nous apportons des masques blancs (avant toute alerte à de l'épidémie pas encore annoncée), de ceux qui servent à nous protéger des virus, microbes, air ambiant toxique, et nous leur proposons, à ses élèves, dessinant toutes les marques connues d'eux, de créer parodies de logos détournés, éventrés, déformés, tout en gardant une esthétique ramassée, percutante et efficace visuellement... puis reproduire leur création graphique sur les masques de tissu blanc et de les installer sur leur corps, là, où cela leur semblait le plus intéressant - brassard, genouillère, bâillon. Quelle jubilation de voir le nombre de propositions et le « jeu » devenu acte critique, féroce, détaché...

Nous n'avions pas besoin qu'ils viennent, porteurs de ces objets, les jours J...K...L... Nous savions, puisqu'ils étaient informés (car nous n'avons cessé de raconter ce qui se passerait lors des commémorations, les raisons pour lesquelles... les moyens artistiques... les scénographies...), que ces moments purs instants de travail, descendraient en eux et continueraient de travailler – sans nous – de les travailler – sans nous, sans eux ! induisant une autre perception... de la manifestation commémorative... avant peut-être, demain, en devenir différent spectateur, différent acteur.

Travail et temps masqués ! Mémoire transmise (et) acquise !

Privilège de notre résidence à Bobigny : le temps long qu'autorisent des répétitions, par multiplication de nos interventions, autour des éléments de création que furent sac à déchets blancs pour « arbre », sac à gravats cubiques pour « libération » physique, sphère transparente, ouvrable à deux mains d'enfants, pour réaliser microcosme, macrocosme, terre commune et espace intime d'où grandir, nous élever. Toute production riche, fournie, nombreuse.

**« Il y a un présent du futur, un présent du présent, un présent du passé »  
écrivait St Augustin...**

**...qui sont ceux, qui, dans le « présent de l'événement » sont effectivement, là ?  
les jours J... K... L...**

- ... ceux qui sont dans le « présent du passé »... les anciens, qui portent en eux, les débordant, des souvenirs vécus, ou des blessures, jamais cicatrisées, ou des souffrances cachés à leurs propres enfants, petits enfants, présents aussi. C'est à eux d'abord que nous pensons quand nous dessinons les premiers canevas de nos possibles créations

- ceux qui, en charge électorale, représentent une République Française, qui sur le territoire de la Seine St Denis, peut sembler parfois ne pas remplir ses tâches... ; élus, responsables,(de toutes collectivités, de l'état représenté), en charge de la paix sur le

territoire, au delà des rivalités, tensions, désespoirs, par delà les gouffres dans lesquels les dislocations d'un monde à deux vitesses font basculer, sans ressource, sans papier, sans... sans... sans des familles.

Extrême attention du contenu, les textes choisis ou écrits, Respect absolu des règles, toutes, du jeu. Enjeu explosif.

- Ceux qui font partie du dispositif « commémoratif », les porteurs de drapeau, les musiciens, les services municipaux adéquats, notre référente, la directrice du Service Ressources documentaires et patrimoine) indispensables pour garder la relation à un cérémonial connu.

- Ceux qui, rencontrés dans les classes, ateliers, réunions, viennent parce qu'ils ont produit, ou parce qu'ils veulent « voir » ce qu'ils n'ont pu imaginé... ceux là sont au bord d'une inscription encore plus forte, nous les retrouverons.

- Ceux qui, père, mère, sœur, voisin, voisine, bouche à oreille, sentent intuitivement qu'il s'agit « d'autre » chose. Pas une fête ? Pas une commémoration synonyme pour tout commun des mortels d'ennui empesé ? Et là se situe la rareté de l'investissement de la municipalité balbynienne : offrir à ses habitants, le plus librement, le plus ouvertement (tout a lieu en plein air), le plus gratuitement possible, de s'inscrire, plus ou moins, et dans l'Histoire longue et dans une histoire partagée, vécue ici et maintenant, mémoire embuée de trop de larmes, mémoire neuve du moment vécu au même moment, dans le même endroit. Ceux là sont chaque année plus nombreux... à ne pas perdre... ni spectateurs (il n'y a jamais assez de chaise) ni participant (il n'y a rien d'interactif ici !) mais récepteurs, sensibles – étonnants capteurs –

- Ceux qui seront les passeurs !!! . Le « théâtre », affirmait Kantor, « est lieu qui dévoile, tel un gué secret dans le fleuve, les traces d'un passage de l'autre rive à notre vie. Ceux là, tous âges confondus, tout statut social oublié, qu'ils soient chanteurs, danseurs, ou passeurs de texte, ont notre entière gratitude, pour avoir surmonté toutes les peurs... Interrogés, sur leur propre traversée des événements, tous semblent prêts, - la réalité fût soudain comme augmentée, densifiée... où réembarquer...

« Il y a un présent du futur, un présent du présent, un présent du passé », « Deleuze poursuivait, ... tous impliqués dans l'événement, enroulés dans l'événement donc simultanés, inexplicables ».

Nous allons néanmoins, dérouler ce qui semble inextricable, en descriptant les trois journées commencées dès 8 heures du matin, les 25 avril, 8 mai et 23 mai... comme si nous suivions, imagerie à résonance magnétique les tracés, couleurs différentes, qui nous ont conduit, tous et toutes, recueillis, à un espace temps de condensation extrême.

## Prélude au 25 avril 2009 « Ancienne Gare de Bobigny »

### « VEILLER »

Depuis Paris, nous ricochons de fleuristes fermés en rideau de fer. Longeant l'interminable mur du cimetière de Pantin, là, entre les pots d'azalée et les dalles funéraires, un plein seau d'œillet roses pâles embaumant ; nous embrassons le tout devant la fleuriste qui nous entend (oui, là, un peu plus loin, avenue Barbusse, ancienne gare de Bobigny). Les sphères translucides, offertes, la commémoration achevée, par les enfants, devront être emplies de délicats et fragiles et encore vivantes expressions re-cueillies (de souvenirs ?)

Arrêt sur le trottoir, de l'autre côté de la gare, située en contrebas : la mémoire joue son premier tour – j'entends, (j'ai entendu, j'entendrai donc toujours, à cet endroit) les pleurs d'un enfant, qui littéralement déchirent l'âme (était-ce la veille, l'avant-veille ?).

Des Roms sont là, derrière la palissade.

**8 heures...** escalier dévalé jusqu'à terre battue, dans voûte végétale fraîche, la gare est sur notre droite, découverte, sans sa bâche blanche, et à découvert, comme à redécouvrir : peinte. Sur notre gauche, l'installation de la veille s'est à peine desséchée : une végétation profuse semble dévaler du talus surplombant (caché entre deux plans, un long large plateau de bois) et envahir, manger le sol grenu et sec. L'œil raccorde arbustes du talus et branches coupées agencées entremêlées fouillis confus tout autour du plateau... devenu invisible. Ce sont les ouvriers de la ville, jardiniers comprenant, compris, qui ont traduit l'espace de cette classe irréaliste et pourtant tangible. Les tables des élèves sont toutes là, et chaises aussi, immaculées, blanches ; l'armature du grand tableau vide de l'institutrice aussi et son bureau. « Si tu ne peux dire le texte, alors chante-le », disait Antoine Vitez. Ce qui est in-dicible (de ce moment là : la déportation, ne peut pourtant se « désincarner » devant nos yeux), serait mélodieux. Rencontre avec des chorales balbyniennes, et par capillarité affective (les chefs de chœur s'apprécient, se rencontrent souvent lors de prestations publiques), départementale, adultes, drancéenne « chœur et mouvement ». Elles sont deux institutrices, tous les mercredis, pour que des enfants 6-16 ans trouvent unisson. Et leur répertoire ?... peuvent-ils encore apprendre ?... en décembre : tout était possible... et le travail commença avec les institutrices, qui acceptèrent la partition texte, écrits pour elles, et avec les enfants, lentement et avec mille précautions, immergés dans l'eau de cette classe in-connue. Ils ont reçu, chacun, hier après midi avant dernière répétition sur le site, un tampon minuscule, cristal de neige, coquillages, étoile de ciel ou de mer, marque de reconnaissance.

**Il est 9 heures...** ils arrivent, avec les institutrices et des parents, et le pianiste (sera positionné le piano électrique caché, en contrebas dans l'échancrure du plateau, in-complet), tous présents, et la comédienne, tous déjà habillés par tremblement de peur, de froid. Petit déjeuner chocolat.

Les arbres, peints (pour moitié par eux-mêmes, pour moitié par élèves des collèges), noir sur blanc, sacs tendus, en haut de perche de bois, sont déchargés, installés tout autour ( et de dans) les lieux officiels de prise de parole, dais protecteur et pupitre monté dans l'angle le plus éloigné de la façade de la gare, plafond de toile pour

spectateurs assis. A ces enfants-peintres, nous ne leur avons pas lu le poème de Karl Shnoz déporté à Buchenwald (traduction : « forêt de hêtres »).

« Pareils aux épouvantails qui se balancent dans le vent  
 Planent au gré de l'espace et du temps  
 Ainsi le voulait le stupide décret  
 pour jonction, une heure de crochet  
 Ils nous pendaient à des crochets comme du bétail  
 ils n'avaient, tout bien pesé, dans leurs poitrines  
 que des cloaques  
 là où ailleurs bat un cœur »

... Mais nous avons proposé, dans les toutes les classes de collège et ateliers d'arts plastique municipaux, ou d'alphabétisation, l'apparition possible (dessinés ou peints sur format sac à gravât rectangulaire) d'arbres inédits. Oui, il exista le baobab autour duquel les esclaves capturés devaient tourner pour « oublier » leur terre mère, avant d'être enfermés dans les cales des bateaux négriers, mais il exista aussi des arbres de la Liberté à un moment de l'Histoire de France, aujourd'hui, à quoi ressemblerait un arbre vivant, un arbre aspiré, auquel ne pendrait jamais aucun fruit amer (et l'arbre généalogique – bien sur – fut aussi évoqué ).

Mettre en perspective historique (à travers le traitement d'un symbole dont rien ne semble pouvoir entraver l'élan vers le ciel, le désir de croître) et que rien ne semble pouvoir même mutilé, saccagé, empêcher de reverdir, refleurir puisant une énergie régénératrice dans ses racines, et donner la possibilité de définir sa propre projection de ce qui constitue le premier énoncé de la devise républicaine... et pour laquelle il y eût d'après combats – Arbres installés, côté face, torturés.

**10 heures...** la coulée des porte-drapeaux, des cuivres musiciens, des associations représentées, des enfants « conseillers municipaux », des élus, des conseillers généraux et régionaux, des habitants des quartiers voisins, ceux de « l'Etoile », et puis des spectateurs, déjà présents l'an dernier, et d'autres rencontrés au cours des séances de travail pénétrés déjà du récit... ce serait une « Classe », comme affleurant à la mémoire d'une femme, en perte d'identité, se re.trouvant, hasard, sur le site de l'ancienne gare.

Auraient pu, aussi, se retrouver là, les Roms qui, depuis des mois, ont envahi les lieux de caravanes. Pitoyable délabrement. A plusieurs reprises, nous avons échangé : il nous fallait bien vérifier la faisabilité de la scénographie envisagée, au milieu d'eux... que nous pensions amener jusqu'à prendre place à la commémoration « des Déportations »... aucun tzigane - les plus âgés - n'a oublié des fragments de cette traque là. Le site immense, sur lequel nous avons déroulé, en 2005, l'Histoire de 1918 à 1945, création intitulée « Gare Sans Voix », pour faire découvrir, à des spectateurs-individus une « carcasse » de gare, quatre ans après, était littéralement submergé par une population hors sol.

Mais si jamais nous ne trouvons les stratégies pour, dans un espace qui fait sens à certains moments-clefs, leur, et nous, permettre (ils n'auraient été que « spectateurs ») de se sentir appartenir à la communauté humaine... à la grande communauté Humaine... de quel pauvre avenir ne serons-nous, ne nous sentirions-nous pas responsables ?. Malgré notre insistance dans les réunions préparatoires et nos

messages sur boîtes vocales, les Roms furent portés, déplacés, disparus le jour de la commémoration.

**10 heures 15...** on nous presse. Il faut commencer : un élu doit impérativement repartir, tôt.

Les enfants, déjà dans « leur » classe sont désengourdis de leur pull, sweat, apparaissant blancs, retrouvent leur posture mi. Sommeil, mi.songe, arrimés des bras, de la joue, à leur table. Les maîtresses ferment leurs yeux.

Apparaît de l'ombre de la gare, une jeune femme, longue, encore amincie par un clair tailleur à la cheville : chignon vertical, aubrun... Ame errante. La gare est invisible : toutes les ouvertures sont « murées », tendues de noir, condamnant toute circulation des vivants, des morts.

Des groupes, des isolats, à mi.chemin entre réalité propre et leur propre égarement descendent l'escalier, longent la façade de la gare, frôlent la comédienne qui ne les visualise pas, rejoignent les spectateurs debout. Au fond, loin derrière, on devine les explications, crispées, téléphone à l'oreille, de ceux qui essaient d'expliquer le chemin jusqu'à ce lieu in-trouvable ?

- Il arrivera que le micro, caché, ne transmette pas certaines syllabes, fragments de phrases, de la comédienne, que nous appellerons Natacha, comme s'ils refusaient de sortir de la zone blanche dans laquelle ils sont pris (les lignes à haute tension, sur la gare, coupent, empêchent transmission), elle redira, elle re-gravera en quelque sorte le texte, pour elle et pour nous.

### ***TEXTE ET CHANTS MIS EN FORME DE « VEILLER »***

***[Revenant à « elle » et sur le lieu. Présent du Présent – Présent du Passé ?  
Affleurent des lambeaux de tissus provenant de cette mémoire collective , tramée de  
mille moments individuels tirés du recueil « paroles et étoiles.]***

**Natacha :** « Pendant des années, c'est resté là, dans une boîte de fer, enterrée si profond à l'intérieur de moi que je n'ai pas su au juste ce que c'était. Je savais que je transportais des choses instables, inflammables, plus secrètes que celles du sexe et plus dangereuses que les spectres et les fantômes. Les spectres ont une forme, un nom. Ce qu'il y avait dans ma boîte en fer n'en avait pas. Ce qui vivait là, à l'intérieur de moi, était si puissant que les mots s'effritaient avant d'arriver à les décrire. »

***[... Revenue à elle...]***

**Natacha :** « A Bobigny, on m'a inscrite à l'école. C'était une classe unique avec des enfants de tous les âges. Avant que je rentre à l'école, on m'a fait une « leçon d'identité » et on m'a dit : « Tu ne t'appelles plus Goldberg, tu t'appelles Page, Lily Page. » J'ai essayé d'intégrer ça. Je me suis retrouvée dans une salle de classe. J'étais déjà une petite fille chosifiée. Je n'étais pas une enfant comme on en voit actuellement, délurée. Dans mes souvenirs quelque chose en moi était un peu passif comme si je subissais déjà les choses. Et donc je me suis retrouvée en classe, et l'institutrice a fait l'appel, elle a donné plusieurs noms. Un nom et une réponse « Présent ! » ou « Présente ! » Et à un moment donné j'entends un nom avec insistance, personne ne répond, encore une fois, personne. Et subitement, illumination, c'était moi. On appelait « Page ». Et d'un seul coup j'ai levé le doigt

comme si on me réveillait et j'ai dit : « c'est moi » avec l'impression d'avoir échappé à quelque chose de horrible. »

*[... qui sont présents, sur le plateau d'un théâtre, des vivants ou des morts ? et sur ce plateau là ?]*

**L'Institutrice** yeux ouverts, grand registre à la main, « J'appelle... » *[elle donnera le nom des enfants, de l'Adjointe et du Pianiste, d'une voix appareillée micro, comme celles de tous les élèves.*

*Quand ils entendent leur nom, les enfants se redressent, se « réveillent » ; l'adjointe et le pianiste ouvrent les yeux comme délivrés du sort, magie de la Parole du Nom. A tour de rôle. Mélanie, Rachida, Leila, Christophe... tous et toutes sont vraiment là.]*

**Natacha** : « On m'a jetée brutalement hors de l'enfance. Tout ce qui avait jusqu'alors composé mon identité, la certitude absolue d'appartenir à une famille, d'avoir une histoire partagée, d'être un des maillons d'une grande chaîne ; tout ce que, jour après jour, mes parents m'avaient donné, appris, tout cela en un instant fut détruit. Rien ne prépare à des déchirures si profondes, si brutales. S'accrocher au mirage, au rêve secret que tout n'était qu'un vertige passager. Construire un mur pour ne pas désespérer tout à fait. Plus de souvenirs d'avant. Rideau noir. Beau chercher, fouiller, ne retrouve rien. Uniquement des bribes d'images tellement confuses, tellement abstraites que je doute de leur réalité. »

*[... Peut-être alors, seule, « preuve » tangible, la photographie ? ... l'Adjointe distribue aux enfants de grandes enveloppes kraft, desquelles seront sorties les photographies travaillées l'an dernier en collège : à partir de « l'enfant du ghetto de Varsovie »... Mémoire des commémorations incluse dans l'histoire contemporaine de la ville de Bobigny. Productions artistiques réintroduites, différemment, pour être vues par « d'autres » yeux... en même temps, mi-voix, ils chantonnet ; la mélodie en est très connue.*

*Elle avait les yeux clairs et la robe en velours  
 À côté de sa mère et la famille autour  
 Elle pose un peu distraite au doux soleil de la fin du jour  
 La photo n'est pas bonne mais l'on peut y voir  
 Le bonheur en personne et la douceur d'un soir  
 Elle aimait la musique surtout Schumann et puis Mozart  
 Comme toi comme toi comme toi comme toi  
 Comme toi comme toi comme toi comme toi  
 Comme toi que je regarde tout bas  
 Comme toi qui dort en rêvant à quoi  
 Comme toi comme toi comme toi comme toi  
 Elle allait à l'école au village d'en bas  
 Elle apprenait les livres elle apprenait les lois  
 Elle chantait les grenouilles et les princesses qui dorment au bois  
 Elle s'appelaït Sarah elle n'avait pas huit ans  
 Sa vie c'était douceur rêves et nuages blancs  
 Mais d'autres gens en avaient décidé autrement*

*[Passe alors, sur les rails derrière la gare (donc derrière la comédienne sur la gauche des spectateurs, ébranlés), sorti de nulle part, en interminable convoi bâché de wagons, dans un fracas indépassable. Percolation du passé, du présent.*

**Hallucination. Tous les bruits sont aspirés dans ce vacarme, enfin même ceux de la Nature – Silence blanc -]**

**Natacha :** « Ce dont je me souviens particulièrement c'est le grand silence, le grand silence qui s'est abattu sur Belleville. Et tout d'un coup des tambourinements aux portes, des cris, un brouhaha. Et maman, me plaquant la main carrément sur la bouche, et regardant par la fenêtre. Il y avait une voisine en face, qui lui faisait signe de ne pas bouger. Elle mettait son doigt sur ses lèvres. Et puis il y eut de grands cris. J'ai vu quelqu'un tomber par la fenêtre. Je m'en souviens... des hurlements. »

**[... Les enfants, comme ailleurs, assurés, rassurés par le chant] :**

*Les loups, ououh! ououououh!  
Les loups étaient loin de Paris  
En Croatie, en Germanie  
Les loups étaient loin de Paris*

*Mais ça fait bien cinquante lieues  
Dans une nuit à queue leu leu  
Dès que ça flaire une ripaille  
De morts sur un champ de bataille  
Dès que la peur hante les rues  
Les loups s'en viennent la nuit venue... Alors*

*Les loups, ououh! ououououh!  
Les loups ont regardé vers Paris  
De Croatie, de Germanie  
Les loups ont regardé vers Paris*

*Et voilà qu'il fit un rude hiver  
Cent congestions en fait divers  
Volets clos, on claquait des dents  
Même dans les beaux arrondissements  
Et personne n'osait plus le soir  
Affronter la neige des boulevards... Alors*

*Cent loups, ououh! ououououh!  
Cent loups sont entrés dans Paris  
Soit par Issy, soit par Ivry  
Cent loups sont entrés dans Paris*

*Attirés par l'odeur du sang  
Il en vint des mille et des cents  
Faire carousse, liesse et bombance  
Dans ce foutu pays de France  
Jusqu'à ce que les hommes aient retrouvé  
L'amour et la fraternité... Et alors*

*Les loups ououh! ououououh!  
Les loups sont sortis de Paris*

*Soit par Issy, soit par Ivry  
Les loups sont sortis de Paris*

**[L'Intitutrice ne battant plus la mesure et re.plongeant les enfants dans le cours... ]:** « Si vous preniez vos cahiers de correspondance ? Qui peut lire à haute voix le texte de notre dernière leçon d'histoire ? »

**Un enfant :** *[ ... jouant le jeu... levant le doigt pour répondre... ânonnant depuis son « livre »]*

« Le blocus impitoyable des zones désertiques pendant des mois a parachevé l'œuvre d'élimination. A l'arrivée de la saison des pluies nous avons trouvé des squelettes gisant autour de trous secs, profonds de douze à quinze mètres, que les Hereros avaient creusés en vain pour trouver de l'eau.

Les râles des mourants et leurs cris de folie furieuse se sont tus dans le silence sublime de l'infini. Le châtiment a été appliqué. Les Hereros ont cessé d'être un peuple indépendant. »

**L'Institutrice :** « Là, nous sommes en 1904, en Afrique, plus précisément en Namibie, colonie allemande, avec le père. Où en étions nous restés ? Tu es remonté trop loin dans l'Histoire. Regarde mieux, où en sommes-nous ? Tourne encore quelques pages. Dans la famille Goering, je souhaite voir apparaître et entendre le fils. »

**Un autre enfant :** *[feuilletant son livre, « trouvant » la réponse (de cette histoire longue dans laquelle débusquer les répétitions cyniques, les essais, avant les passages à l'acte)]* : Moi, madame je sais, il a dit : « Ces détenus ont, pour la plupart, des âmes d'esclaves ; très peu d'entre eux ont réellement du caractère. L'éducation se fait donc par l'ordre. L'ordre veut d'abord que les gens vivent dans des baraquements propres. Il n'y a guère que nous autres Allemands pour réaliser une telle chose ; aucune autre nation ne pourrait se montrer aussi humaine ».

**L'Institutrice :** Voilà, c'est la période de l'Histoire que nous allons regarder plus soigneusement, la seconde guerre mondiale.

**Natacha :** *[toujours à tâtons, dans une mémoire « commune », tandis que les enfants, auxquels l'Adjointe a distribué de grandes feuilles blanches soyeuses, et pastel de couleur, dessineront leur nom, échangeant les crayons, l'auréoleront d'ondes, jusqu'à emplir toute la surface. Les dessins volent au bout des mains quand le travail est terminé]* : « En entrant dans ces chambrées, il y avait de quoi se trouver mal. Je trouve les enfants endormis. Sans lumière, je commence à les préparer ; je ne sais pas par quel bout commencer. Vers cinq heures du matin, il faut les descendre dans la cour, pour qu'ils soient prêts à monter dans les autobus de la Société de Transport de la Régie Parisienne qui mènent les déportés à la gare du Bobigny.

Impossible de les faire descendre dans la cour. Ils se mettent à hurler, une vraie révolte. Cette scène est épouvantable ; je sais qu'il n'y a rien à faire ; coûte que coûte, on les fera partir.

Les gendarmes sont montés et ont bien su les faire descendre. Ce spectacle en ébranla tout de même quelques-uns.

Au moment du départ, on pointe chaque déporté. Sur les 80 gosses, environ 20 ne savent pas leur nom. Tout doucement, nous avons essayé de leur faire dire leur nom ;

sans résultat. A ce moment surgit devant moi le maître de toutes ces destinées, le sous-officier allemand Heinrichsohn, vingt-deux ans, très élégant en culotte de cheval. Il vient à chaque départ assister à ce spectacle qui, visiblement, lui procure une immense joie.

Arrivés, les enfants de deux à treize ans, 5000 environ, sont resté seuls, sans aucune surveillance, affamés, dans la crasse. On leur a donné des numéros, et c'est ainsi qu'on les appelle désormais.

**L'Institutrice** : « Leçon de calcul : ne vous laissez jamais identifier par un numéro. Aucune gomme n'effacerait ces marques indélébiles. »

**Natacha** : *[en résonance, autre palier descendu]*

Dans la tempête,  
Autour des collines de Weimar,  
La neige danse...  
Et grince la noire mort des miradors...  
Dix mille statues de gel sur la place d'appel.

**[ Les enfants, appliqués à se sauver dans le chant ] :**

*Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers  
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés  
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants  
Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent*

*Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que des nombres  
Depuis longtemps leurs dés avaient été jetés  
Dès que la main retombe il ne reste qu'une ombre  
Ils ne devaient jamais plus revoir un été*

*La fuite monotone et sans hâte du temps  
Survivre encore un jour, une heure, obstinément  
Combien de tours de roues, d'arrêts et de départs  
Qui n'en finissent pas de distiller l'espoir*

*Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel  
Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vichnou  
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel  
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux*

*Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage  
Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux  
Ils essaient d'oublier, étonnés qu'à leur âge  
Les veines de leurs bras soient devenues si bleues*

**Natacha** : *[ poursuivant, chantant seule... encore plus fragile, face à la trop grande porte plombée de la gare]*

*Les Allemands guettaient du haut des miradors  
La lune se taisait comme vous vous taisiez*

*En regardant au loin, en regardant dehors  
Votre chair était tendre à leurs chiens policiers*

*On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours  
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour  
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire  
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare*

*Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter ?  
L'ombre s'est faite humaine, aujourd'hui c'est l'été  
Je twisterais les mots s'il fallait les twister  
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez*

**L'Institutrice : [changeant de matière]** Leçon de géométrie : la ligne.

Il était une feuille avec ses lignes.

Ligne de vie - tracez votre ligne.

Ligne de chance - tracez votre ligne.

Ligne de cœur - tracez votre ligne.

Ligne de front : tenez tête.

**[Les enfants, à partir de leur propre main gauche, reproduisent des lignes sur support blanc et debout chantant la mélodie du chant, accompagnés de Natacha. L'Institutrice reprendra seule en yiddich, puis en français, le « Chant des partisans de Wilno »]**

*Kumin vet nokh unzer oisge benkte sho  
Svet a poiktun unzer trot mirzenen do !*

**L'institutrice [approchant le cœur du sujet, par la forme]** : « Leçon de dessin : le triangle, les couleurs et leurs valeurs.

A l'époque de cette seconde guerre mondiale, les Nazis persécutaient des hommes qu'ils considéraient comme appartenant à une race inférieure... Les Juifs, les Tziganes, les Slaves, les Noirs.

Ils les soumettaient à des arrestations et des internements arbitraires et les identifiaient, entre autres, par une figure géométrique cousue sur leur uniforme.

D'étranges visites étaient organisées dans certains camps. On présentait un échantillonnage de pensionnaires aux visiteurs nazis de la Wehrmacht dans un ordre à peu près immuable : d'abord un triangle inversé vert, un condamné de droit commun, choisi parmi les assassins ou présenté comme tel. Puis ce pouvait être un triangle rouge, un résistant opposant politique, un triangle noir, un asocial ou vagabond, un triangle marron, un tzigane, un triangle rose, un homosexuel, un triangle violet, un témoin de Jéhovah. Enfin une étoile jaune : un juif.

Cette promiscuité plaçait des savants, des hommes de haute valeur morale, des notables civils ou religieux, sous la coupe de criminels endurcis, promus au rang de kapos.

Ce fut une époque où toutes les valeurs morales de l'humanité furent inversées, même plus : renversées.

*[L'Adjointe a brandi de grands triangles aux bords saillants noirs, peints de toutes les couleurs décrites en leur surface interne, constitué par deux triangles superposés tête bêche : l'étoile juive.*

*Manipulation que les enfants ne quitteront pas des yeux. Debout, hommage : le « Chant des Marais »]*

*Bruit des pas et bruit des armes, sentinelles jour et nuit  
Et du sang des cris des larmes, la mort pour celui qui fuit*

*Ô terre de détresse où nous devons sans cesse,  
Piocher, piocher  
Ô terre de détresse où nous devons sans cesse,  
Piocher, piocher*

*Mais un jour dans notre vie, le printemps reflleurira  
Liberté, liberté chérie, je dirai tu es à moi*

*Ô terre, enfin libre, où nous pourrons revivre  
Aimer, aimer  
Ô terre, enfin libre, où nous pourrons revivre  
Aimer, aimer*

**L'Institutrice [elle tient à deux bras un grand cercle de plexiglas épais]** : « Dernière leçon ou première : le rond et l'étoile. Qui peut nous dire comment faire apparaître une étoile ? »

**Un Enfant [connaissant « sa » poésie par cœur (Desnos) ],** récitant :

*Pour faire une étoile à cinq branches  
Ou à six ou davantage  
Il faut d'abord faire un rond.  
Pour faire une étoile à cinq branches...  
Un rond !  
On n'a pas pris tant de précaution  
Pour faire un arbre à beaucoup de branches  
Arbres qui cachez les étoiles !  
Arbres !  
Vous êtes pleins de nids et d'oiseaux chanteurs  
Couverts de branches et de feuilles  
Et vous montez jusqu'aux étoiles !*

**[L'Adjointe distribue de petits triangles miroir avec lesquels les enfants jouent à refléter le ciel, le vrai ciel, tout en chantant]**

*J'ai voulu planter un oranger  
Là où la chanson n'en verra jamais  
Là où les arbres n'ont jamais donné  
Que des grenades dégoupillées*

*Tuez vos dieux à tout jamais*

*Sous aucune croix l'amour ne se plaît  
Ce sont les hommes, ce sont les hommes  
Qui font pousser les orangers*

*Je voulais planter un oranger  
Là où la chanson n'en verra jamais  
Il a fleuri et il a donné  
Les fruits sucrés de la liberté*

***[Les enfants se lèvent, le piano se tait, descendent par les escaliers cachés, et longeant la gare, retourneront les arbres dessinés, plantés dans grands pots de terre, pour faire apparaître, côté pile, de magnifiques arbres bleus aux fruits orange, pendant que l'Institutrice, seule, debout, parle pour tous les enfants, ici et au-delà]***

**L'Institutrice :** « Et n'oubliez pas votre « devoir », apprenez ce texte par cœur et sachez le conjuguer au présent... »

« La directrice de l'école, Mlle Leconte, savait que nous étions juives. Elle nous a présentées aux enfants de l'école et elle a dit : « Vous voyez, les enfants, les caricatures que nous voyons sur les murs, ces caricatures de juifs sont des mensonges. Regardez ces enfants, ils vous ressemblent, ils sont pareils que vous. Donc si nous voyons des gendarmes entrer dans la cour, vous les aidez à se sauver. « Et un jour, il y a eu des képis dans la cour et tous les enfants nous ont prêté main-forte et nous ont aidé à nous sauver ».

***[On ne sait plus à quel moment Natacha a disparu. Seul reste son vêtement gris, improbable enveloppe si fragile que le vent fait respirer encore, et chiffonne en boule jusqu'aux pieds des spectateurs.***

***Les enfants offrent les sphères odorantes au public, se fondent, dans le public.***

***Sonnerie aux morts. Dépôt de gerbes.***

***Au pupitre se succèdent les discours « des Représentants » du peuple.]***

## **Prélude à la cérémonie de la Libération “8 MAI 1945”**

### **“LES VEILLEURS”**

- **8 heures...** nous arrivons « place Maurice Nilès ». Plantée de jeunes arbres. Une rue la longe, irriguée par des habitants descendus du TRAM, qui relie Bobigny, de Noisy le Sec à St Denis ; un premier mur, délimite un accès –porte codée- à un ensemble immobilier privé ; une grille haute, touche, diagonalement l'extrémité d'un second mur, très large –haut ; à droite : bâtiment municipal. Sur le mur, seul signe, gravée, à même la pierre pâle, l'inscription de Seghers « ***jeunes gens, qui me lirez peut-être et à la mémoire,..., capitulation nazie*** »

- les employés municipaux sont déjà là, nombreux ; les structures, aluminium, dissimulées derrière les murs, et sécurisées sont montées... dispositif élaboré avec les ateliers

- les briques, légers blocs clairs – pour la construction du second mur, sont en train d'être déchargées – éléments visibles d'un chantier

- les glaïeuls rouges, énorme brassée, sont là, tiges en eau
- les fenêtres d'immeubles, derrière nous, de l'autre côté de la rue, s'ouvrent. A chaque répétition sur le lieu, nous racontions ce qui allait se passer. Reconnaissance(s)

**8 heures 30...** les arbres peints, sont extraits des camions. Cent ? ou plus ? Sur des sacs de toile (blanche) livide, sacs à gravats, plats, des élèves des trois collèges avec lesquels nous travaillons depuis octobre, ont peint, sacs debout (car le sac, armé ferme, serait utilisé, nous l'avions dit, comme nouveau support d'une affirmation. Le morceau de bois qui le hausserait, appelle marche, mouvement...), ont peint, à l'acrylique, chacun, chacune, leur arbre de la liberté. En classe : l'histoire de cet arbre et question posée sur le combat pour la liberté en 1945, et le rôle des résistants ; (sans manquer d'évoquer le symbolisme de l'arbre, pour les esclaves, qui devaient tourner 7 et 9 fois, hommes et femmes autour de l'arbre qui les avait vu naître, pour « oublier », avant d'être entassés dans les bateaux négriers ; et dans la description que nous faisons aux élèves de la manifestation de l'Abolition de l'Esclavage à Bobigny ; outre la réalité de la déportation et le système concentrationnaire, et des supplices pratiqués dans certains camps : suspendus à un crochet, accroché à un arbre à la moindre déviance). La proposition s'est infiltrée dans d'autres ateliers déjà existants : personnes âgées de Monmousseau ; association « les petits jardiniers » : atelier d'alphabétisation, à chaque groupe, .... et adaptations, déclinaisons l'interprétation possible... jusqu'à la mise en dessin d'un arbre quelconque... (imaginaire), ou la possibilité d'écrire dans sa propre langue les racines (calligramme d'Apollinaire) ; avant de retrouver le tronc commun, d'une langue commune, ici, parlée, la française... Mais en classe, nous resserrions sur la période historique précise, nous concernant la seconde guerre mondiale. Et aujourd'hui : à quoi ressemblerait cette représentation de la liberté, pour laquelle il faudrait se, nous, : impossible de résister à la droite, la rectitude quasi aimantive de l'arbre, tout entier tendu vers on ne sait quels cieux ... et lorsque les arbres étaient toujours mutilés ou tronqués ou torturés... alors nous demandions de faire sur l'envers, l'opposé de cette proposition, le pli fut pris, pour quasi chaque élève... même si le temps manque pour tous

Comme nous avons vu les premiers arbres peints devant la gare, nous continuerons d'en voir, à la manifestation « abolition de l'esclavage ». Ici, ils sont accrochés, debout, partout où cela est possible, peuplant la place d'autant d'étendards éloquents... Liberté re.gagnée. Libération, le mot « liberté » est le premier de la devise républicaine.

**9 heures...** les veilleurs arrivent. Ils sont cinq. Un enfant blanc bleu, un adolescent, un adulte président d'association Rayalé, le chef d'une chorale balbynienne, le plus ancien blanc de cheveu, résistant balbynien. Vrai trac. Les mégaphones sont essayés ; les repères pris. En hauteur, en vertige, le texte, immatère, semble seul point de repère.

Ils occuperont, à des niveaux différents, le buste seul émergeant, cinq postures fixes, d'où leur regard laser projetteront au dessus de la tête des spectateurs, les cinq points d'une étoile spatialement écartelée jusqu'à rencontrer le présent de la guerre. Depuis trois mois, chaque semaine, nous nous retrouvons : analyser le texte, le mettre par petits morceaux dans la bouche, dans la cage thoracique, dans les viscères, dans le sang. Franchir mentalement, dans ce qui peut sembler silences, tous les obstacles (de compréhension, d'articulation, de respiration, de configuration psychique nécessitant un agrandissement de l'être in.habituel). Et l'Histoire, toujours, dans laquelle

s'enracine cette mouvante sculpture : le texte de Desnos... « Le Veilleur du Pont au Change »

L'un d'entre nous, va chercher Claude Deschamps, qui n'y voit plus, pour le conduire jusqu'à nous. Pacte de confiance.

Face aux chaises vides, qui se multiplient, les comédiennes de la Pierre Noire, montent le faux mur, devant le vrai : le redoublant aussi large et presque aussi haut que le mur réel laissé inachevé sur notre gauche, par le premier veilleur, le plus jeune.

**9 heures 45...** Marie-Claire, guyanaise, essoufflée : rencontrée (comme un grand nombre de membres d'associations de Bobigny), pour l'élaboration de la commémoration « abolition de l'esclavage » : rapidement des tensions sont décelées entre les associations et le refus pour certaines de se confronter à nouveau sur des choix de dates, d'intervenants, durci lors de la précédente manifestation. Simultanément, le professeur de théâtre du conservatoire, d'abord enthousiaste pour travailler avec ses élèves des textes de Camus (le 8 mai 1945 en Algérie, que se passait-il ?), s'absente. Proposition faite à l'association Rayalé de faire entendre « la voix » d'autres morceaux de territoire français, mais éloignés : des textes furent écrits, depuis l'association, mis en bouche : aujourd'hui, Marie Claire, venue de loin, au dos du mur, apparaîtra, énergie et tresses virvoltantes d'entre les grilles diagonales.

**10 heures...** les enfants, surgissent de toute part. Ils sont quarante, cinquante, soixante ?... Des mères, des pères les accompagnent. Il y a ceux, qui ont accepté le jeu (puisque l'enseignante, professeur de danse, en charge du travail sur le cube, perdit pied) : voilà un objet, un sac grand, blanc, solide, on y met habituellement ce qui reste des maisons démolies... on aurait pu y en fourner pour les évacuer après la guerre, ce qui fut abimé, bombardé.../... vient là le récit de cette guerre, de la libération dans leur classe, au conservatoire. Aujourd'hui, la guerre est terminée, mais il nous faut réfléchir à ce moment là : de joie intense, de victoire sur l'Autre qui est en nous et qui veut tuer.

Et les enfants rentrant seul, ou par deux, dans les cubes, comme dans des cabanes à leur mesure. En répétition, alors que le soleil luisait ; ils étaient comme dans une poche sécurisante, translucide, d'un blanc doux et lumineux ; car le goulot, ou-verture est tout de suite là, au-dessus de leur tête, et notre voix ne les quittait jamais.

Les musiciens du conservatoire et leurs enseignants montent se ré-accorder dans le bâtiment municipal

**10 heures 15...** Claude Deschamps, canne solide, est là : s'assied derrière le faux mur. Quand nous lui avons demandé s'il acceptait de dire le texte d'Aragon « Ballade de celui qui chantait dans les supplices », il se mit à le « réciter » ? revivre ? par cœur, le mot est juste... les phrases manquantes furent récupérées lors des répétitions dans son ancien bureau d'avocat, avec la comédienne qui prendrait la partie « récitante » en charge. La mémoire du texte, se recompose, et avec elle, la mémoire de l'histoire de ce texte dans sa vie d'homme, et de résistant... nous racontant comme il racontera aux élèves de 3eme et 4eme, avec nous.

**10 Heures 30...** employés municipaux de différents services, porte-drapeau que nous allons saluer, à qui nous expliquons ce qui va se passer. Gerbes imposantes, posées

sur de grandes tables, un peu à l'écart et qui seront déposées par les enfants et les représentants des collectivités, associations... et spectateurs venus grâce à l'invitation officielle, venus de toute façon, et les autres, comme à un cérémonial, ou pour voir et montrer leur arbre, ou que présents aux séances (... voilà ce qui va se passer, le 8 mai...) récit inlassablement repris, modifié ; pré-décodage... ou encore parce que frère et sœur, ou grand père et grand-mère, toutes raisons confondues en un étonnant public.

**11 heures 30...** les officiels, écharpes tricolores, sont là. L'orchestre, debout à droite groupé, Drapeaux flottant. La place déborde : fenêtres ouvertes aux immeubles ; les enfants sont assis sur tapis sombre, prêts à s'engouffrer dans « leur » cube.

Un accord convenu d'un saxophone creuse le silence. Le premier guetteur, le plus jeune, mégaphone aux lèvres, improbable dans son lourd manteau sombre, écharpe rouge au cou et casque réformé de ces coques de protection des casquettes de « djeunes », réarticulées façon carapace d'insecte. L'uniforme des veilleurs acteurs ce jour ; affirme du trait de ses 10 ans d'expériences « je suis le veilleur... temps présent du présent, qui deviendra temps présent du passé.

#### « SCENOGRAPHIE DE LA MANIFESTATION »

Le Veilleur du pont au change ( de Robert Desnos)

*Je suis le veilleur de la rue de Flandre,  
Je veille tandis que dort Paris.  
Vers le nord un incendie lointain rougeoit dans la nuit.  
J'entends passer des avions au-dessus de la ville.*

*[Marie Claire, de toutes ses forces, derrière les grilles, passant et repassant, courant, d'où on sait où]*

**Nous sommes les voix venus d'ailleurs  
Celles qui ont traversé l'océan  
Nous sommes les voix qui comme toi veilleur  
S'élèvent et ne veulent pas se taire  
Et grondent rebelles et fières par delà le temps**

*[L'adolescent, sur sa tour samia, ferme et attirant nos regards à gauche]*

*Je suis le veilleur du Point-du-Jour.  
La Seine se love dans l'ombre, derrière le viaduc d'Auteuil,  
Sous vingt-trois ponts à travers Paris.  
Vers l'ouest j'entends des explosions.*

*[Marie-Claire...]*  
**Entendez les voix de la lointaine Amazonie  
Nous les voix soeurs de Félix Eboué  
Nous voici si proches, sorties de l'ombre  
Parole incarnée, enfin libérée**

*[L'adulte, quasi invisible dans les feuillages d'arbre, nous appelant vers la droite]*

*Je suis le veilleur de la Porte Dorée.  
Autour du donjon le bois de Vincennes épaissit ses ténèbres.  
J'ai entendu des cris dans la direction de Créteil  
Et des trains roulent vers l'est avec un sillage de chants de révolte.*

***[(Marie-Claire...)]***  
**Voix des colonies, je veille**  
**Que roulent les tambours de la savane à Paris**  
**Au rythme de la paix et de la fraternité**  
**Pour notre identité, sonnez et résonnez**  
**Tam Tam délivrés des oppresseurs**

***[Derrière le plus haut mur, sur la droite, l'Ancien au timbre presque tremblé]***

*Je suis le veilleur de la Poterne des Peupliers.  
Le vent du sud m'apporte une fumée âcre,  
Des rumeurs incertaines et des râles  
Qui se dissolvent, quelque part, dans Plaisance ou Vaugirard.  
Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest,  
Ce ne sont que fracas de guerre convergeant vers Paris.*

***[Marie-Claire...]***  
**Nègres tous azimuts**  
**Le sang de jadis a encore coulé**  
**Et les fers de la haine sont l'horizon**  
**Des cemps où le noir n'est pas de mise,**  
**Fraternité tu peux sourire**  
**Nous sommes les voix de la lointaine Amazonie**  
**Les veilleuses des ports du monde.**

***[Surgit, un peu décalé des drapeaux bleu-blanc-rouge, planté dans le mur une vague de texte, de derrière le mur, portée haut et faillir par le chef de la chorale, devenu la figure du guetteur]***

*Je suis le veilleur du Pont-au-Change  
Veillant au cœur de Paris, dans la rumeur grandissante  
Où je reconnais les cauchemars paniques de l'ennemi,  
Les cris de victoire de nos amis et ceux des Français,  
Les cris de souffrance de nos frères torturés par les Allemands d'Hitler.*

*Je suis le veilleur du Pont-au-Change  
Ne veillant pas seulement cette nuit sur Paris,  
Cette nuit de tempête sur Paris seulement dans sa fièvre et sa fatigue,  
Mais sur le monde entier qui nous environne et nous presse.  
Dans l'air froid tous les fracas de la guerre  
Cheminent jusqu'à ce lieu où, depuis si longtemps, vivent les hommes.*

*Des cris, des chants, des râles, des fracas il en vient de partout,  
Victoire, douleur et mort, ciel couleur de vin blanc et de thé,*

*Des quatre coins de l'horizon à travers les obstacles du globe,  
Avec des parfums de vanille, de terre mouillée et de sang,  
D'eau salée, de poudre et de bûchers,  
De baisers d'une géante inconnue enfonçant à chaque pas dans la terre grasse  
de chair humaine.*

*Je suis le veilleur du Pont-au-Change  
Et je vous salue, au seuil du jour promis  
Vous tous camarades de la rue de Flandre à la Poterne des Peupliers,  
Du Point-du-Jour à la Porte Dorée.*

*Je vous salue vous qui dormez  
Après le dur travail clandestin,  
Imprimeurs, porteurs de bombes, déboulonneurs de rails, incendiaires,  
Distributeurs de tracts, contrebandiers, porteurs de messages,  
Je vous salue vous tous qui résistez, enfants de vingt ans au sourire de source  
Vieillards plus chenus que les ponts, hommes robustes, images des saisons,  
Je vous salue au seuil du nouveau matin.*

*Je vous salue sur les bords de la Tamise,  
Camarades de toutes nations présents au rendez-vous,  
Dans la vieille capitale anglaise,  
Dans le vieux Londres et la vieille Bretagne,  
Américains de toutes races et de tous drapeaux,  
Au-delà des espaces atlantiques,  
Du Canada au Mexique, du Brésil à Cuba,  
Camarades de Rio, de Tehuantepec, de New York et San Francisco.*

*J'ai donné rendez-vous à toute la terre sur le Pont-au-Change,  
Veillant et luttant comme vous. Tout à l'heure,  
Prévenu par son pas lourd sur le pavé sonore,  
Moi aussi j'ai abattu mon ennemi.*

*Il est mort dans le ruisseau, l'Allemand d'Hitler anonyme et haï,  
La face souillée de boue, la mémoire déjà pourrissante,  
Tandis que, déjà, j'écoutais vos voix des quatre saisons,  
Amis, amis et frères des nations amies.*

*J'écoutais vos voix dans le parfum des orangers africains,  
Dans les lourds relents de l'océan Pacifique,  
Blanches escadres de mains tendues dans l'obscurité,  
Hommes d'Alger, Honolulu, Tchoung-King,  
Hommes de Fez, de Dakar et d'Ajaccio.*

*Enivrantes et terribles clameurs, rythmes des poumons et des cœurs,  
Du front de Russie flambant dans la neige,  
Du lac Ilmen à Kief, du Dniepr au Prîpet,  
Vous parvenez à moi, nés de millions de poitrines.*

*Je vous écoute et vous entends. Norvégiens, Danois, Hollandais,  
Belges, Tchèques, Polonais, Grecs, Luxembourgeois, Albanais et Yougo-Slaves,*

*camarades de lutte.*

*J'entends vos voix et je vous appelle,  
Je vous appelle dans ma langue connue de tous  
Une langue qui n'a qu'un mot :  
Liberté !*

*Et je vous dis que je veille et que j'ai abattu un homme d'Hitler.  
Il est mort dans la rue déserte  
Au cœur de la ville impassible j'ai vengé mes frères assassinés  
Au Fort de Romainville et au Mont Valérien,  
Dans les échos fugitifs et renaissants du monde, de la ville et des saisons.*

*Et d'autres que moi veillent comme moi et tuent,  
Comme moi ils guettent les pas sonores dans les rues désertes,  
Comme moi ils écoutent les rumeurs et les fracas de la terre.*

*À la Porte Dorée, au Point-du-Jour,  
Rue de Flandre et Poterne des Peupliers,  
À travers toute la France, dans les villes et les champs,  
Mes camarades guettent les pas dans la nuit  
Et bercent leur solitude aux rumeurs et fracas de la terre.*

*Car la terre est un camp illuminé de milliers de feux.  
À la veille de la bataille on bivouaque par toute la terre  
Et peut-être aussi, camarades, écoutez-vous les voix,*

*Les voix qui viennent d'ici quand la nuit tombe,  
Qui déchirent des lèvres avides de baisers  
Et qui volent longuement à travers les étendues  
Comme des oiseaux migrants qu'aveugle la lumière des phares  
Et qui se brisent contre les fenêtres du feu.*

*Que ma voix vous parvienne donc  
Châude et joyeuse et résolue,  
Sans crainte et sans remords  
Que ma voix vous parvienne avec celle de mes camarades,  
Voix de l'embuscade et de l'avant-garde française.*

*Écoutez-nous à votre tour, marins, pilotes, soldats,  
Nous vous donnons le bonjour,  
Nous ne vous parlons pas de nos souffrances mais de notre espoir,  
Au seuil du prochain matin nous vous donnons le bonjour,  
À vous qui êtes proches et, aussi, à vous  
Qui recevrez notre vœu du matin  
Au moment où le crépuscule en bottes de paille entrera dans vos maisons.  
Et bonjour quand même et bonjour pour demain !  
Bonjour de bon cœur et de tout notre sang !  
Bonjour, bonjour, le soleil va se lever sur Paris,  
Même si les nuages le cachent il sera là,  
Bonjour, bonjour, de tout cœur bonjour !*

*[La vague s'est enroulée sur les spectateurs qui, sans mot se sont laissé transporté dans la langue et par elle jusqu'à cette ultime – Liberté -. Les guetteurs s'effacent. La récitante sur monticule de briques blanches attends, la voix de Claude Deschamps, invisible derrière le premier mur... texte d'Aragon « La Ballade du... »]*

*Et s'il était à refaire,  
Je referais ce chemin.  
Une voix monte des fers  
Et parle des lendemains.  
On dit que dans sa cellule  
Deux hommes, cette nuit-là,  
Lui murmuraient : « capitule »  
De cette vie, es-tu las ?  
Tu peux vivre, tu peux vivre,  
Tu peux vivre comme nous !  
Dis le mot qui te délivre  
Et tu peux vivre à genoux  
Et s'il était à refaire,  
Je referais ce chemin ?  
La voix monte des fers  
Parle pour des lendemains  
Rien qu'un mot : la porte cède,  
S'ouvre et tu sors ;  
Rien qu'un mot :  
Le bourreau se dépossède...  
Sésame ! Finis tes maux !  
Rien qu'un mot, rien qu'un mensonge  
Pour transformer ton destin...  
Songe, songe, songe, songe  
A la douceur des matins !  
Et si c'était à refaire  
Je referais ce chemin...  
La voix qui monte des fers  
Parle aux hommes de demain.  
J'ai dit tout ce qu'on peut dire :  
L'exemple du Roi Henri  
Un cheval pour mon empire,...  
Une messe pour Paris  
Rien à faire. Alors qu'ils partent !  
Sur lui retombe le sang !  
C'était son unique carte :  
Périssent cet innocent !  
Et si c'était à refaire  
Referait-il ce chemin ?  
La voix qui monte des fers  
Dit : « je le ferais demain »  
Je meurs et France demeure  
Mon amour et mon refus,  
O mes amis, si je meurs*

Vous saurez pourquoi ce fut !  
 Ils sont venus pour le prendre  
 Ils parlent en allemand  
 L'un traduit : « Veux-tu te rendre ?  
 Il répète calmement :  
 Et si c'était à refaire,  
 Je referais ce chemin,  
 Sous vos coups chargés de fers  
 Que chantent les lendemains !  
 Il chantait, lui, sous les balles,  
 Des mots :... « sanglant est levé »...  
 D'une seconde rafale,  
 Il a fallu l'achever.

*[Les enfants alors, qui avaient écouté le texte depuis leur cube neuf (remplaçant le 9.3, remplaçant le neuf cube par un cube réellement neuf, nouveau, d'où ils pourront surgir, enfants innocents, enfants à libérer.]*

Une autre chanson française  
 A ses lèvres est montée  
 Finissant la Marseillaise  
 Pour toute l'humanité !

*[Les enfants donc, chantent ensemble « La Marseillaise » rejouent toute Libération passée, présente et à venir, et vont chercher dans la brèche ouverte par des mains invisibles, de la main de Claude Deschamps, et de la comédienne Isabelle, un glaïeul rouge debout ; chaque enfant, continuait de chanter, le trophée transmis à la main, achèveront la cérémonie, accompagné de l'orchestre, « Petite fleur de Paris »...*

*Cérémonie conclue par le discours de Claude Deschamps, et de Madame la Maire, dépôt des gerbes au pied de ce mur/double, passé commencé ; présent ré.enchantant des évènements où s'enchevêtrent passé, présent, futur.]*

## **Prélude à la scénographique Abolition de l'Esclavage « Esplanade de l'Hôtel de ville de Bobigny »**

### **« L'EVEIL »**

**8 heures...** - place de l'hôtel de ville, Bobigny, les employés municipaux, et vacataires, s'activent. Dévaler la pente douce jusqu'à cette fosse trapezoïdale, profonde, dans laquelle pousse, vigoureux, un tilleul, arbre de la liberté désiré par M. Birsinger ; lisible est la plaque apposée au rebord de béton qui délimite cette fosse, nettoyée, raclée par les jardiniers de la ville, et le souterrain secret qui y mène, par où auraient du passer les - treize - adultes de la classe de chant du Conservatoire. Vue : l'enseignante à plusieurs reprises et la responsable des stages improvisation « vocale » organisé pour les élèves. Vue: la direction du Conservatoire, qui avait donné son

accord. Mais non rencontrés : ces mêmes élèves-adultes pour leur expliquer le projet dans sa globalité et la nécessité de leur présence là, dans ce qui ressemble au lieu métaphorique et prémonitoire d'un premier enfermement, les murs de la fosse sont hauts et de béton cru, avec cet arbre à la coiffe qui emplit le ciel *rendu* invisible de cet en-bas. Contradictions (tensions) délicates à dépasser: afin qu'un maximum de spectateurs-auteurs soient immergé dans les manifestations commémoratives, il nous faut nous appuyer sur des groupes déjà constitués (artistiques, pédagogiques ou associatifs), mais les adultes, relais, médiateurs, enseignants, fragilisés par jeunesse, singularité de ce type de démarche, ou peur de perdre « main mise », ne laissent que peu, ou pas, ou tardivement accès à ces, leurs groupes... aucun danger pourtant, dès lors que l'adulte (ou les) comme dans la scénographie de la gare, acceptent la place (et la mise en scène sur mesure et le texte écrit pour eux), par nous, pressentie, dans une valorisation artistique, par nous, toujours recherchée. Donc, dans cette même fosse, (car la veille au soir, l'enseignante, perdue, accompagnée d'une seule élève pour une répétition réclamée, annonça que « ça ne pourrait pas se faire »), nous descendîmes, car jamais nous lâchons prise et là, avec l'élève et l'enseignante, avec ce qu'elles connaissaient l'une de l'autre et savaient chanter, nous réécrivons une mise en scène... Ce matin, il est 8 heures, elles n'arrivent qu'à midi pour re-travailler.

**10 heures...** les vacataires installent, autre plantation, d'un autre genre, dans les terre-plein apurées des oignons de tulipes défleuries, les arbres peints sur sac que nous avons déjà présentés aux commémorations précédentes; mais la récolte dans les classes et ateliers-personnes âgées, alphabétisation et dernier collèges, double le nombre...

Le matériel sonore est, branché, à essayer-

Les trois niveaux: en paliers, sur les trois bassins irréguliers de la fontaine, sont aménagés par des structures et planchers, pour aboutir, comme naturellement, à une sculpture contemporaine en acier, tout en haut. De part et d'autre ; de celle-ci : comme un espace de représentation politique avec pupitres translucides, pour l'intervention des deux comédiennes.

- les tuyaux-rouge, blanc, bleu, de large diamètre, qui seront déroulés de la fosse à la sculpture sont débarqués des véhicules municipaux.

- l'anneau de métal (très grand diamètre), est à proximité-là haut, déjà dressé, sécurisé. Dans l'espace vide: commencent d'être accrochées (entre autre par un professeur d'art plastique et notre référent patrimoine) : les sphères, transparentes qui, ouvertes, ont été remplies dans les classes, par cette matière imaginaire dans laquelle nos racines profondes ont puisé leur nourriture. Métaphore de la terre, mère nourricière (et des classes entières, les plus jeunes, ont fabriqué des strates de graines, légumineuses et fruits secs, donnés par leur mère); métaphore du lieu fictif à partir duquel on se sent grandir et là, les propositions esthétiques furent aussi nombreuses et inédites que les participants, toujours plus désireux; métaphore de cette terre en réduction. Mais qui appartiendrait bien sûr à cette plus grande, ici présentées, la balbynienne, avant de l'agrandir pour se situer par rapport à cette Terre, bleue comme une orange, minuscule, et pourtant la nôtre, à partir de laquelle nous pouvons devons, savons lutter contre toute forme d'exploitation: ce travail forcé dans les camps, pendant la seconde guerre, le travail forcené des esclaves pendant deux siècles, le travail des enfants aujourd'hui dans certains pays et des « employés »... L'arbre de la liberté pousse toujours dans un endroit précis: la libération ardemment désirée est

toujours liée à un contexte historique, économique, politique, qui peut, devrait toujours pouvoir se transformer.

- Sur les étiquettes accrochées aux sphères, de nouvelles légendes personnelles...

**11 heures...** l'enseignant, arts plastique, des collègues... et ..., d'accord pour créer l'opposé, la traduction culturelle en regard de cet arbre « naturel », dont nous ne voyons, de là haut, de la sculpture, que la couronne feuillue: à l'aide des tuyaux rouges (au départ, de canalisations, ensemble, protection de fluides de différents, ici, qui aideront à ce qui, en sang neuf, circule) : nous recréons un arbre étrange, qui peu à peu, tuyaux sectionnés au ras, à la base de la sculpture, organisés en un tronc d'où les tentacules s'emmêleront et dévoreront l'acier, le cachant presque, comme une végétation à croissance très rapide, comme une nouvelle force venue du rassemblement compact des tubes, vecteurs reliés bloqués les uns contre les autres.

**12 heures...** plus de place dans l'espace habitable par cette nouvelle végétation d'arbres peints sur hampe de bois : les murs de béton, tous, sont recouverts,... et l'immense toile peinte par les élèves (nous avons informé pourtant: nous sommes à l'air libre et où accrocher?): sont tellement belles et surprenantes -arbre géant, qu'il est décidé de les installer à même le sol, dans l'espace libre entre la fosse et le premier niveau de la représentation, celui du rappeur.

Des adolescents, des adultes passent et commentent « leur » arbre, « leur » sphère et regardent ce chantier: s'accroissent les rythmes...

La chanteuse, noire, et son enseignante, sont là ; retour dans la fosse par le passage secret. Liens rouges de plastic souple, pour retenir le corps de la chanteuse au tronc de l'arbre, délivré (?) par l'enseignante, (Est-ce le chant, douloureux qui aide à la délivrance, à la libération?)

**13 heures...** les comédiens, comédiennes de la Pierre Noire depuis ce matin descendent, testent, déroulement des tuyaux d'un point à l'autre ; testent micros, prennent leur marque, au niveau trois.

- des sphères sont cassées, des étiquettes, légendes de ces univers, perdus. Les adolescentes d'Hibiscus, toutes là et leur responsable, mais pas la chorégraphe, malade. Association guadeloupéenne, rencontrée, les samedis. Télécopage des « spectacles de danse ». Les cubes blancs, les mêmes que ceux du « 8 mai 45 » dont-elles doivent se libérer, ces cubes là (balles de coton, empilées sur les bateaux, mais aussi cellules d'enfermement autant physique que psychique, confiscation des corps), sont (difficile d'accès pour ces adolescentes dont les énergies sont déjà, depuis de nombreuses années, canalisées dans des mouvements, dans des enchaînements collectifs, totalement intégrés, difficile pour elles de voir l'étape, « antérieure », et de transposer leur propre pratique dans une scénographie où elles ne miment, ni n'incarnent... Actes manqués, cubes perdus... puis retrouvés... chorégraphe malade d'angoisse... puis rassurée, mais grippée absente.

Il pleut : plateaux de jeu recouverts, bâchés. Dans les sous sols de l'hôtel de ville: pique nique silencieux.

**14 heures 45...** entre aller et retour. Faire comme ci. Sourire, sourire, sourire encore quand arrivent deux penauds... remplaçants du rappeur, qui, sur le plateau du premier niveau devait, ayant travaillé à partir du « Code Noir » ; chanter relayé, le groupe,

absent, dans la fosse... remplaçant qui ne savent ni quoi, ni où. Trois phrases brouillonées sur papier. Pris au piège. De la devise républicaine, liberté, égalité, fraternité, écrite, en lettres rouges derrière l'arbre étonnant, ruisselant de pluie, de soleil, au fronton de l'hôtel de ville, de cette devise, sur quel « moment » ne nous sommes-nous pas suffisamment arrêtés avec le rappeur, pour qu'il se croit libre de ne pas venir, égal à quels autres ou interchangeable avec des compères non informés, fraternel avec quels autres frères, préférés à cet instant, pour ne pas se sentir responsable, avec nous, de cette « abolition » à laquelle il nous avait dit avoir tant envie... de... ?

15 heures... les élus sont là, les youyous d'un mariage (la salle des... est juste à côté, nous sommes samedi; la place grouille... on ne sait plus qui regarde ou est regardé)... les rythmes montent et emplissent l'espace sonore... Commencer ?

Tension, nous annonçons au micro: la commémoration « abolition de l'esclavage » va...

*[Tension, l'ancre qui retient le lourd vaisseau immobile, reste désespérément invisible. Signaux à la chanteuse... la corde se tend, les youyous viennent de s'éteindre, le public debout, embarqué lui aussi, autour de cette cale rivée au sol, attend... que la voix étrange, qui s'assure au fur et à mesure de sa délivrance des liens écarlates, nous arrache et nous transporte dans cette expérience nouvelle de voyage, immobile de navigation libératrice.*

*Les deux comédiennes, dos à la fosse, tracent mentalement leur parcours jusqu'au haut de la proue, si proche, si lointaine : les tubes rouges et bleus se déroulent, cordons veineux, artificiels d'une circulation ré-oxygénante. Les rappeurs, (le tuyau blanc se mêle à leurs pieds, sur la première estrade) sortent quelques phrases. Les comédiennes continuent imperturbables de monter de palier en palier; leur complice négociant le déroulement, en tête de la fosse, des tuyaux, du dedans d'une masse de tissu. L'espace est re-dessiné, jusqu'aux danseuses, qui, dès que la musique devient audible, sortent des cubes et exécutent figures apprises; pleines d'énergie nouvelle; elles en piétinent les cubes, qu'elles évacuent d'un pied rageur, double délivrance.*

*Les comédiennes, veste écarlate, pantalon bleu, sont arrivées. Au pied de l'arbre; à présent regardé, dans ses racines est lové un adolescent. A gauche de l'arbre, la plus frêle, un filet de maille noir emprisonnant sa tête, filet maintenu à hauteur de gorge, prendra en charge (comme dans toutes les manifestations: un récit subjectif, autobiographique, secret, et un texte « objectif », la Loi, la Règle) des fragments de « mémoires d'un esclave » de Douglass; auxquels répondra la deuxième comédienne, royale quasi, qui elle, tournera les pages, non plus d'un livre petit format blanc, carnet intime, mais livre énorme, pages de coton serré, assénera des articles du CODE NOIR et déclaration de V. Schoelcher. Silence sur toute la place: leurs voix prend possession de l'espace.]*

*[La comédienne porteuse de la loi, vêtement écarlate, au sens strict « la Légi-ferante ]*

**La Légi-ferante :**

« Le Code Noir raconte une très longue histoire qui commence à Versailles, à la Cour du Roi Soleil, en mars 1685 et se termine à Paris en avril 1848 sous Arago, au début de la 2eme République.

L'histoire sans histoire que raconte le Code Noir regroupe des textes de lois. Les rédacteurs jettent d'emblée l'esclave noir sur les quais, au bout des ports de Saint Domingue.

D'où vient-il ? Qui l'a mené là-bas ? Pourquoi donc est-il esclave ? Le Code Noir n'en dit rien. Pour lui, un Noir aux îles du Vent et Sous-le-Vent vient d'ailleurs et il est esclave, voilà tout. »

### **Article 26**

« Les esclaves qui ne seront point nourris, vêtus et entretenus par leurs maîtres selon que nous l'avons ordonné par ces présentes pourront en donner l'avis à notre procureur général et mettre les mémoires entre ses mains, sur lesquels et même d'office, si les avis lui en viennent d'ailleurs, les maîtres seront poursuivis à sa requête et sans frais, ce que nous voulons être observé pour les crimes et traitements barbares et inhumains des maîtres envers leurs esclaves. »

### **La Rétive :**

« Peu de temps après mon arrivée chez M. et Mme Auld, cette dernière entrepris gentiment de m'apprendre l'alphabet. Après quoi, elle m'aida à lire des mots de trois ou quatre lettres. J'étais là quand maître Hugh découvrit ce que nous faisons. Aussitôt, il interdit à sa femme de continuer à m'apprendre à lire, lui expliquant entre autres que ce serait non seulement illégal, mais aussi dangereux. « C'est que, précisait-il, si tu donnes un pouce à un Nègre, il prendra un pied. L'esclave ne doit rien connaître d'autre que la volonté de son maître et comment lui obéir. Si tu apprends à lire à ce Nègre, continua-t-il en parlant de moi, rien ne pourra plus le retenir. Plus jamais il ne pourra être un bon esclave. On ne pourrait plus le contrôler et il ne serait plus d'aucune valeur pour son maître. Quand à lui, l'éducation ne lui ferait aucun bien et ne pourrait lui apporter que beaucoup de souffrance : elle le rendrait malheureux et inconsolable. »

Ces mots tombèrent lourdement sur mon cœur, où ils éveillèrent des sentiments qui y dormaient et donnèrent vie à de toutes nouvelles pensées. C'était une révélation bien particulière, qui expliquait des choses restées sombres et des mystères qu'en vain mon cerveau d'enfant avait cherché à percer ? Je comprenais à présent ce qui avait jusqu'alors été pour moi un troublant problème : le pouvoir de l'homme blanc de maintenir l'homme noir en esclavage. Dès lors, je connus le chemin qui pourrait me conduire de l'esclavage à la liberté.(...) Je savais qu'il serait difficile d'apprendre sans professeur, mais je me mis au travail rempli d'espoir et avec un but bien précis et immuable apprendre à lire à tout prix.

### **La Légi-ferante**

### **Article 33**

« L'esclave qui aura frappé son maître, sa maîtresse ou le mari de sa maîtresse ou leurs enfants avec contusion ou effusion de sang, ou au visage, sera puni de mort »

## **La Chétive**

Lire des textes me permit de structurer ma pensée et de réfuter les arguments avancés pour défendre l'esclavagisme : mais s'ils m'aidaient à résoudre un problème, ils m'en apportaient un autre plus douloureux... Pendant, que je lisais et que je réfléchissais à la question, je ressentais ce tourment que mon maître avait prévu si j'apprenais à lire. Il travaillait mon âme, y jetait une indicible angoisse et, tandis qu'il me faisait me tordre de douleur, il m'arrivait de penser qu'apprendre à lire avait été une malédiction plus qu'un bienfait. J'étais maintenant conscient de ma misérable condition, sans pour autant avoir ce qu'il fallait pour y remédier. On m'avait ouvert les yeux sur le sordide fossé dans lequel je me trouvais, mais sans me fournir l'échelle pour m'en sortir. Aux heures les plus sombres, j'enviais aux autres esclaves leur ignorance. Souvent, j'ai souhaité être une bête. La vie du dernier reptile me semblait préférable à la mienne. N'importe quoi pour en finir avec ces pensées. Car c'était cette incessante méditation sur ma condition qui me tourmentait ! Et il était impossible de l'arrêter.

## **La Légi-ferante**

### **Article 44**

« Déclarons les esclaves être meubles, et comme tels entrer en la communauté. »

## **La Rétive**

Après avoir entendu souvent le mot abolir, je cherchai à savoir ce qu'il voulait dire. Le dictionnaire ne me fut pas d'un grand secours. J'y lus que c'était « l'acte d'abolir » ; mais je ne savais toujours pas ce qui devait être aboli.(...) Après avoir patiemment attendu, je mis la main sur un journal de notre ville qui évoquait des pétitions réclamant l'abolition de l'esclavage dans le district de Columbia. A partir de ce jour, je connus la signification de ces mots : abolition, abolitionniste, et je m'approchais toujours du lieu où on les prononçait, espérant entendre quelque chose d'important pour moi ou pour mes frères esclaves.

Un jour, je me rendis au quai de M. Waters, apercevant deux irlandais qui déchargeaient des pierres, j'allai les trouver et, sans qu'on me l'aie demandé, je les aidai. Quand nous eûmes fini, l'un d'eux me demanda si j'étais un esclave. Je lui confirmai. Il me demanda : « Es-tu un esclave pour toute ta vie ? » Je lui dis que oui. Le bon irlandais parut très ébranlé par cette réponse.

## **la Légi-ferante**

### **Article 38**

« L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lys sur une épaule ; et s'il récidive une autre fois à compter pareillement du jour de la dénonciation, aura le jarret coupé et il sera marqué d'une fleur de lis sur l'autre épaule, et la troisième fois il sera puni de mort. »

## **La Rétive**

« Comment faire pour apprendre à écrire ? L'idée me vint alors que j'étais sur le chantier naval et que je voyais le charpentier, après avoir découpé et préparé les poutres de bois, écrire dessus le nom de la partie du navire à laquelle il était destiné. Quand une pièce devait être utilisée du côté bâbord du navire, on écrivait dessus : B. Quand une pièce devait être utilisée du côté tribord du navire, on écrivait dessus : T. Sur une pièce destinée au devant du côté bâbord, on inscrivait : D.B. Sur une pièce destinée au devant du côté tribord, on inscrivait : D.T. Pour bâbord arrière, on écrivait A.B. et tribord arrière : A.T. Bientôt, je sus ce que ces lettres sur les poutres voulaient dire. Je commençai aussitôt à les copier et en peu de temps je fus capable de former ces quatre lettres.(...) Mon cahier d'écriture, à cette époque, c'était la clôture de planches, le mur de briques, le pavé ; mon crayon et mon encre, un bout de craie. »

## **La Légi-ferante**

### **Article 6**

« Enjoignons à tous nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'observer les jours de dimanche et fêtes qui sont gardés par nos sujets de la religion catholique, apostolique et romaine. Leur défendons de travailler, ni faire travailler leurs esclaves aux dits jours, depuis l'heure de minuit jusqu'à l'autre minuit, à la culture de la terre, à la manufacture des sucres, et à tous autres ouvrages, à peine d'amende et de punition arbitraire contre les maîtres, et de confiscation tant des sucres que des dits esclaves qui seront surpris par nos officiers dans leur travail. »

### **Article 16**

« Défendons aux esclaves appartenant à différents maîtres de s'attrouper le jour ou la nuit, sous prétexte de noces ou autrement, soit chez l'un de leurs maîtres ou ailleurs, et encore moins dans les grands chemins ou lieux écartés, à peine de punition corporelle, qui ne pourra être moindre que du fouet et de la fleur de lys ; et en cas de fréquentes récidives et autres circonstances aggravantes, pourront être punis de mort, ce que nous laissons à l'arbitrage des juges.

## **La Chétive**

« M. Freeland ne possédait que deux esclaves, appelés Henry et John. Ses autres travailleurs étaient embauchés. Henry et John étaient très intelligents et, peu de temps après mon arrivée, je parvins à leur transmettre un grand désir d'apprendre à lire. Ce désir se communiqua vite aux autres. Très vite, ils réunirent quelques vieux abécédaires et je ne pus que leur faire la classe. Je le fis volontiers et passai mes dimanches à apprendre à lire à mes compagnons. Des esclaves des fermes environnantes eurent vent de ce qui se passait et saisirent cette petite chance d'apprendre à lire. Il était bien entendu entre nous qu'il fallait, autant que possible, garder secrète toute notre activité.(...) J'avais à l'époque plus de quarante élèves et des meilleurs, ceux qui souhaitaient ardemment apprendre. Ils étaient de tous âges, mais c'étaient surtout des adultes. Quand je repense à ces dimanches, je ressens un bonheur si grand que j'ose à peine le dire. Ce furent là de grands jours pour mon

âme.(...) Ces compagnons ne venaient pas à l'école du dimanche parce que c'était la mode de le faire et je ne leur enseignais pas parce qu'enseigner était chose bien vue dans la bonne société. Chaque seconde qu'ils passaient dans cette école leur faisait courir le risque d'être découverts et de recevoir pour cela trente-neuf coups de fouet. S'ils venaient, c'est qu'ils étaient poussés par le désir d'apprendre.(...) A cette époque, je n'étais plus satisfait de vivre avec quelque propriétaire d'esclaves que ce soit. Dès le début de l'année, je commençai à me préparer pour l'ultime combat, celui qui devait décider de mon destin. J'étais déterminé à passer aux actes. Les années avaient passé, je serais bientôt un homme, mais j'étais toujours un esclave. Ces pensées me poussaient à agir. Je pris la résolution que l'année ne se terminerai pas sans que j'aie tenté quelque chose qui put me donner la liberté. Mais je n'agirais pas seul. Mes compagnons m'étaient chers et je voulais qu'ils prennent part à cette entreprise qui devait nous rendre la vie. Avec beaucoup de prudence, je commençai très tôt à m'assurer de leurs points de vue sur leur condition et à installer dans leurs esprits des idées de liberté.(...) Prendre la ferme décision de nous évader, c'était faire plus que Patrick Henry quand il déclarait : « la liberté ou la mort ! » car pour nous, c'était au mieux une incertaine liberté et au pire une mort certaine, en cas d'échec. Mais pour ma part, je préférerais la mort à un servage sans espoir. »

### **La Légi-Ferante [toujours]**

« C'est l'école primaire laïque qui, en commençant la culture de l'intelligence, lui donne des bases solides et la fortifie. C'est là que les enfants apprennent à devenir de bons citoyens, connaissant leurs devoirs et leurs droits, capables de juger la valeur politique et surtout morale de ceux qui sollicitent leurs suffrages, capables d'user avec discernement du bulletin de vote, ce petit morceau de papier qui confère le plus beau titre qu'on puisse avoir dans une république, le titre de représentant du peuple ».

*Victor Schoelcher*

« L'arbre de la liberté, poussera par le racines parce qu'elles sont profondes »

*Toussaint Louverture*

*[D'entre les racines de l'arbre, se lève alors, Adolescent, qui, pesant ses mots, s'adresse à nous, à lui ?]*

### **L'Adolescent**

« Il est temps à présent de secouer ses racines et de dévoiler ses intentions. Il est temps de glisser sous la porte d'honneur de l'homme sans outrage et sans tache un petit cri, un cri faible, de glisser sous la porte du lâche une occasion de mourir, sous celle de l'avare un soudain appétit de vie, sous celle du cynique une pensée partagée, sous celle du croyant la vérité qu'il répète sans y penser, sous celle du sot caché dans ses dogmes un globe aux couleurs de grand ciel, sous celle de l'homme triste un enfant, sous celle de l'enfant toute la lumière du monde et sous la grande porte du monde la parole éternelle qui fera sauter les verrous et permettra de forcer le passage, cette parole qui traverse l'ombre dans un grand éclat : l'éclat de ta lumière, Ô liberté.

Le temps se remet à couler, plus fluide d'avoir été, comme renouvelé, revivifié, augmenté en son volume, dilaté des passés présent, futur qui se perdraient en nous, les uns les autres.

La cérémonie se poursuit : Discours de Mme la Maire, dos à la fosse, face à l'Hôtel de ville, sur le pont du bateau qui enfin nous emporta, s'adresse à un public de toutes couleurs... les spectateurs des mariages, les spectateurs de la manifestation, les spectateurs d'univers réconciliés. Soleil !

## **Epilogue - avant le 17 octobre 2009 -**

Sous le signe de la rareté... mais de la «rareté relative dépend la notion de valeur » !...

- Signes de commémoration : de simples plaques gravées, ou apposées sur une façade de gare (non-passante, dans tous les sens du terme), ou au bas d'un rebord de béton, perdu dans l'immensité d'une place d'Hôtel de ville si vivante. Concernant les commémorations dont nous sommes en charge, ni monument, ni sculpture, ni périmètre architectural (décodé, donc lisible) portant les traces « d'évènements », dont il faudrait se souvenir (hormis l'ancienne gare). Indices insuffisants pour que des habitants dans une ville... « y » pensent, à ce « moment » là, à ces « temps là ... » temps morts.

- Ne reste plus qu'à exploiter les ressources de ces lieux, non-lieux de mémoire, pour leur superposer virtuellement, une scénographie dont « ils », (les habitants-citoyens), se souviendront,... en même temps que de l'Histoire dont nous parlons, que nous évoquons, que nous convoquons ; ressources habituellement invisibles, mais qui prennent sens, aujourd'hui ; et quand la construction de ce sens ne se fait pas à vue (le mur de 8 mètres), elle est travaillée en amont, fléchée pour ainsi dire (les tuyaux bleu, blanc, rouge) ; ressource d'un donné (une fosse impénétrable, une sculpture ignorée, une végétation vécue comme envahissante, repoussante), littéralement trans-figurée (on ne s'imaginait pas « ça » comme « ça » : c'était beau... entendions-nous souvent); toutes limites d'occupation de l'espace social repoussées (façade des immeubles et leurs habitants, alliance avec les jardiniers)

- ressources humaines, rares, c'est à dire précieuses – nul n'oubliera la présence des enfants de la classe en chantante, à la gare, ni la voix des Veilleurs, ni celle de Claude Deschamps, ni celle des enfants relayant « sa » marseillaise, ni la voix de l'adulte, dé.liée, dé.livrée dans la fosse

- A Bobigny, sans compter, nous nous sommes « employés » à tenter d'inverser les mécanismes destructeurs d'une économie dé.réglée, dé.régulée, des-axée, cognant aveugle, en étant nous-mêmes « économes », c'est à dire « mesurés », attentifs à la dépense, aux dépenses, d'énergie, de temps, de moyens, en resserrant, nous concentrant sur quatre objets « communs », « connus », quasi familiers : sacs à gravats, plat ou en volume ; masque prophylactique ; sphère en plastique comme jouet d'enfant, tous blancs, ou transparents, vierges, manipulables par toute main, esthétiquement irréprochables !; dès qu'utilisés physiquement, graphiquement occupés, investis, ces signes, de valeur négative (déchets, contagion) devenaient producteurs, créateurs de situations individuelles et collectives, prémisses d'un art nouveau, haute valeur ajoutée.

Nous nous sommes employés à tenter d'enrayer les mécanismes d'une économie faucheuse d'espoirs et donc lutter contre toute perte de confiance, en inscrivant les habitants citoyens, très petits ou très âgés, dans nos événements, les amenant par patiente stratégie à porter du texte, des costumes sur-mesure, du chant ; sa voix, sa propre voix ; à porter de l'objet, du projet

- Attentifs aux pertes, pertes de temps, pertes d'énergie perte d'identité : en inventant des procédés pour que tous et toutes aient la possibilité « d'habiter » l'espace collectif, rendu au public, c'est à dire assumé, lu, intégré par lui devenu responsable de la manifestation, spectateurs compris ; en « habitant la langue » écrite (les élèves et leurs étiquettes) ou parlée (les textes proposés sont poésie difficile, nous le savions, mais le silence les a fait « entendre ») ; c'est-à-dire résonner. (... et qu'est-ce donc un artiste, s'il ne peut faire surgir l'Autre, l'Inconnu, le Singulier en lui, en son proche ?... Identité n'est pas Identité)
- attentifs aux pertes de repères : (l'histoire n'est pas toute entière, toujours là, à portée de connaissances ; travail pédagogique, nécessaire : réinsérer, réarticuler les pièces manquantes) ; et comment se situer soi-même, si le corps et l'âme sont, encore, se cognant dans l'étroitesse d'une structure psychique ou physique douloureuse... le repliement, l'isolement, la rétractation... sont quasi automatiques quand trop de difficultés ligotent l'être, socialement coupé, toutes difficultés confondues, (et ce, indépendamment des solutions d'entraide réelle...). Travail en quelque sorte « organique » – la libération est expérimentée grâce à la création et au cube blanc, métaphore de la sortie au jour. Fonction de l'art : ici, inventer en conditions pour qu'il advienne...
- Attentifs à toute perte de mémoire (de quoi faut-il se souvenir pour continuer d'avoir envie de vivre encore, et plus, et plus haut ?) ; en nous impliquant dans un cours de l'histoire, qui se transforme (le Code Noir n'existe plus ni les lois de Pétain, ni les décrets, sous l'occupation nazie), cours de l'Histoire sur lequel nous croyons, collectivement, pouvoir, devoir peser.
- Grâce à une volonté politique forte, qui permet, à contrario du zapping, surfing, là où une population majoritairement jeune, très jeune, inflammable (et enflammée !), volatile, semble insaisissable, de parier sur un investissement dans la durée, long terme, placement de confiance réciproque, et malgré notre nomadisme, (mais celui-ci nous permet une rapidité d'intervention, d'action ou au contraire le lâcher prise quand nos partenaires suffoquent étranglés par les conflits), nous permet nous l'avons vérifié, de faire circuler d'un point à l'autre, et se rencontrer pour expérience artistiques communes, des âges qui ne se trouveraient pas « ailleurs », à même l'espace urbain.

Il faut X heures pour monter une voiture et sa carrosserie en usine, il en faut X+n, pour aborder en douceur ces continents de souffrance, en voie de disparition, que furent esclavage et déportation, massacres longs, qui pourrait faire douter... faire vaciller le plus convaincu des humanistes, en donnant de quoi espérer (chaque acte crée est un formidable bonheur, explosif) : nous nous sommes employés, à ré.engager

- nous sommes encore prêts à le faire -, un processus de gain, d'accroissement, d'avantage, de profit, de bénéfice (- bienfait - bien-faire -) dans une économie culturelle, dont nous avons tous faim et soif, résolument.

## PRELUDE A LA CREATION DU 17 OCTOBRE 2009

**9 heures** ; de tous les points de la capitale, alerte téléphonique : le segment de la ligne 5. République-Jaurès est inerte, paralysé, jusqu'au soir. Tous les « acteurs » de la manifestation trouvent stratagèmes et contournements... retards prévus et ramassage en vol gare de l'Est des « marcheuses » et nous enlevons, ravie, la comédienne arrière petite fille-de-la-République, République, qui un mauvais jour d'octobre 1961, un 17, se décomposa devant la frénésie incontrôlable de son bras armé.

La voiture nous dépose au métro Bobigny Pablo Picasso, à deux pas de l'Allée du 17 octobre 1961 (mais cet après midi, les invités nombreux, engagés par intérêt et promesse, parisiens, se casseront les dents et le nez pour arriver jusqu'à nous).

**9 heures 45**, les employés municipaux, déjà là, parachèvent un nettoyage effectué la veille sur le site. Au bas des tours, les énormes containers poubelles ont été vidés ; la longue allée, ponctuée des deux placettes (au sol une mosaïque en forme d'étoile à sept branches), ne porte plus aucune trace d'immondices ; débarrassée de toute sorte d'animaux à poil rat qui n'ont plus droit de cité...

Les charmes régulièrement plantés, tout au long de l'Allée -dite du 17 octobre 61- bruissent de premières gouttes ; la voûte est haute et protectrice. Courent, à rythme régulier, plaques grises de fibro-ciment, feuilletés légers entre les morts du cimetière communal et nous ; (s'effondra la grue dédiée à la construction des tours en 1968 sur le mur de moellons dont on aperçoit la naissance, exposant morts passés et vivants à venir, à découvert : en boîtes). Le vent et la pluie parachèvent d'un même souffle radical la consciencieuse mise au net.

Le gros cube prégnant, béton à moitié couvert par coloriage avorté, en retrait et pourtant énorme, est dégagé, accessible, (c'est un transformateur E.D.F...)... nous pourrions donc le recouvrir dans une heure, intégralement, de bandes verticales bleu, blanc, rouge (la Mecque de la République me dira, souriant, l'enseignant musulman) Transformateur d'une énergie redistribuée, aujourd'hui symboliquement, en direction de ces trois énormes tours (et pas seulement) ; la « cité PVC ». La cité Poly. Vinyl. Chloride ? cette matière plastique, omniprésente dans nos sociétés consommantes ? ou les trois premières lettres d'un nom oublié, d'un pacifiste, rédacteur au « Canard, à l'Humanité, d'un communiste qui entendait les lendemains chanter ?... Personne, depuis deux mois que nous allons et venons, interrogé, ne sait dire qui il était... et nulle part, nul endroit où trouver (lire ?) l'information. Cité P.V.C. : nov langue. Si t'es pévécé ?! La proposition faite il y a quelques années d'installer des tables d'orientations dans la ville, (lecture de l'espace, ses épaisseurs historiques) nécessaire pour une population qui ne sait plus où elle est, où elle en est... nous revient, impérieuse, en tête. Le matin, les capuchons sont mis, il pleut fort.

Le cube, sur lequel le regard bute, dès l'entrée dans l'Allée du 17 octobre, écrase de sa masse la mosaïque étoilée, au sol, au centre de laquelle se dessine un rond parfait. Cible ? La semaine précédente, se surajoutant aux objets déjà écrasés, un pot, yaourt

blanc, explosa, grenade incongrue, (précipitée) lancée des étages, au milieu-cœur de cible, de chanteuse, comédienne, moi-même. Il faudra penser à décaler le podium, lieu de parole de la comédienne, le dé-centré, tout en gardant le contact avec le transfo-transformé- (nous avons informé pourtant par gardienne interposée, et OPHLM averti... et invitations dans toutes les boîtes aux lettres... déposées par association de locataire, huit jours durant, information continue, depuis l'Allée, « informations », explicatives...) s'ils n'étaient anonymes, il faudrait pouvoir intégrer les lanceurs, excellents viseurs, dans la prochaine scénographie.

**10 heures 30**, nous contournons la première Tour, pour nous poser dans le local de « l'amicale des locataires », la présidente rencontrée l'an passé, à l'issue de cette même commémoration, à laquelle nous étions, présents, sept, élus et techniciens compris, écouté des regrets de la présidente, relevé de téléphone ; début septembre : contact, explication du projet, visite de leur lieu associatif ; permission d'y entrer, d'en faire une base arrière pour objets, accessoires, costumes, ravitaillement, concentration indispensable, abri. Rez de chaussée. Sas à franchir d'une haute muraille de corps masculins (mais nous savons respectivement qui nous sommes). Partage de dattes et de mandarines. Laissez-passer, les comédiennes arrivent ; les lycéens, du lycée professionnel (section sécurité prévention, bac pro rencontrés à plusieurs reprises dans leur classe) ; deux sont malades ; nouvelle mise au point, arrive, M. El Kouradi, enseignant, plasticien, qui a dessiné les empreintes bleues sur bandes blanches ; traces de pas de ceux qui manifestèrent, ce jour là, empreintes de chaussures brutes noires sur bleu écrabouillé ; et ce long filet de peinture rouge, dernière trace de sang séché. On vérifie les équipes des déroulements. Les albums inventés de photos qui n'existent pas : (contours, silhouettes informes, dessinées, comme corps flottant des disparus, légende : poèmes écrits par les élèves), ces albums passent de mains en mains : premier étrange recueillement. Leur professeur, M. M.C. Prati-Belmoktar, arrivera plus tard ; la pièce de théâtre écrite sur le 17 octobre, a été éditée ; remise de récompense, (ce sont des fragments de ce texte, enregistrés, qui seront entendus pendant la commémoration).

**11 heures**, les camions de la ville, sont déchargés. Magasin d'accessoires mobile !... La veille, les trois chariots bleus, remplis à ras bord de chaussures elles mêmes reformées par cette même substance bleue nuit que celle sur laquelle elles seront posées, ont servi déjà à la répétition ; déjà prêts, ils posent roues à terre : les comédiennes et les élèves se re-mobilisent, dansantes, roues à terre, les deux dévidoirs conçus et réalisés par les employés, (un pour le large rouleau bleu-nuit bitume ? fleuve Seine plate ? long trait, plan infini improbable, raccord entre hier et aujourd'hui ? l'autre pour le très étroit bandeau blanc vierge, qui appellera la marche somnambulique de la femme remontée des profondeurs d'une mémoire collective) le matériel sonore est branché depuis A jusqu'à Z.

- et puisqu'il nous a fallu courir de fenêtre en fenêtre, tête renversée pour expliquer, la semaine passée que nous allions « baisser d'un ton » le matin pas d'essais tonitruants. Vérification que les voix passent ... et s'élèvent : celle d'un chef de service ; algérien qui enregistra le texte du couvre-feu imposé par le préfet de Police M. Papon, comme s'il le lisait à son très petit frère ; celle de la voix algérienne féminine, militante aujourd'hui, habitant le texte distribué par le FLN sur les consignes pacifistes de la marche du 17, celle de la somnambule absente-présente qui nage debout le long du cimetière les textes sont « Nocturnes », celle de l'arrière-petite-fille-de-la République, totalement présente sereine et grave ; celle d'un chef de chœur balbyniens, « jouant »

le policier ayant du obéir aux ordres, et gagné à jamais par la nausée ; celle de Derrida enfin, ré-interprété par la même arrière-petit fille de... manque celle de Claude Deschamp qui arrivera plus tard.

... Continuent de passer, attentifs, les habitants, continuent de passer, les informations, preuves à l'appui, (les objets sont tous déjà là) pour ceux qui ne savent pas lire, pour ceux qui ne parlent pas le français, pour les ados sacs à dos, furtifs.

**12 heures**, déroulement répété, celui des « bandes dessinées », croisées superposées, les gestuelles retraversées ; pose des chaussures

Le transformateur se métamorphose bleu blanc rouge. (et pourquoi ce n'est pas le drapeau algérien, me dira une lycéenne, petite reprise historique, les évènements...). Déjeuner commun au local associatif. Les textes sont relus à voix basse, relue bouche close. Concentration gagnée –gagnante-

**13 heures**, soudain, il fait froid. Les gardiens du matériel de jeu, de son ont faim et soif. Pique nique sandwichs fruits et coca. A l'intérieur maquillage rapide, on enfle les blouses, membranes blanches, et les côtés. Les femmes algériennes de la Maison des Parents, rencontrées depuis quelques semaines et leur accompagnatrice-chanteuse ont la peur aux lèvres.

Elles ont répété ce chant Kabyle, de paix, elles ont vaincus préjugés, interdits, mailles invisibles de mille servitudes ; elles ont mis des ceintures de couleurs sur les blouses « uniformes » ; l'honneur, aussi grand pour elles que pour nous, s'impose.

**14 heures**, les trois médiateurs arrivent, ils savent depuis quelques jours où sont les fragilités... : il faudra des habitants à chacun, expliquer pourquoi « on ne passe pas »... pourquoi on ne peut passer que « dans le sens de la marche »...

On déroule le tapis bleu, ciel contre ciel, ciel reflets trempés d'un sol bientôt luisant, qui bourrasque, se tord, empli d'eau. Réplique de ces chevelures, branches et feuilles saisies de vent, qui s'essorent, furieuses.

L'Allée longue, plaquée de bleu sombre, quasi violine, se perd là bas loin au loin, dépasse la deuxième étoile, bute dans les bosquets.

Les visages sont collés aux fenêtres : les tours sont peuplées de présences sensibles.

Un reggae impertinent dévaste le silence recueilli... il ne s'arrêtera qu'au ras de la manifestation

On amorce le déroulé de la bande blanche, histoire à écrire, les charriots sont à l'entrée de l'Allée, les comédiens s'inscrivent, à leur poste, hiératiques quasi.

Les directrices d'activité et chefs de service respectif ( ressources documentaires, manifestations publiques) arrivent. L'un de nous : point de départ ; l'autre point d'arrivée ces deux points marqués par chaque panneau, portant la même inscription « Allée du 17 octobre »...

**15 heures**, les parapluies font un dôme multicolore. La comédienne, manteau rouge et chignon piqué d'une discrète cocarde, gantée, monte solennellement sur le carré noir de ce podium rehaussé en contact avec ce cube républicain qui lui sert de réserves d'énergie-archives à exploiter. Depuis les hauts-parleurs cachés on entendra alors les voix modulées d'un Algérien, d'une Algérienne.

***MISE EN ESPACE DU « 17 OCTOBRE 1961 »***

Commence alors ce qui ne sera ni simple commémoration, ni un hommage respectueux, ni marche pacifique, ni évènement ritualisé, ni inscription citoyenne... une foule réelle et fictive en marche mêlant morts et vivants... mais tout cela –prise rapide- dès que la comédienne enclenchera le processus étrange de l'écoute collective.

***[Voix masculine, algérienne, chantante]***

*Communiqué du préfet de police de Paris, M. Maurice Papon rendu public le 6 octobre 1961, instituant le couvre-feu*

*Dans le but de mettre un terme sans délai aux agissements criminels des terroristes algériens, des mesures nouvelles viennent d'être décidées par la préfecture de police. En vue d'en faciliter l'exécution, il est conseillé, de la façon la plus pressante, aux travailleurs algériens de s'abstenir de circuler la nuit dans les rues de Paris et de la banlieue parisienne et plus particulièrement de 20H30 à 5h30 du matin. Ceux qui, par leur travail, seraient dans la nécessité de circuler pendant ces heures pourront demander au secteur d'assistance technique de leur quartier ou de leur circonscription une attestation qui leur sera accordée après justification de leur requête.*

*D'autre part, il a été constaté que les attentats sont, la plupart du temps, le fait de groupes de trois ou quatre hommes. En conséquence, il est très vivement recommandé aux Français musulmans de circuler isolément, les petits groupes risquant de paraître suspects aux rondes et patrouilles de la police.*

*Enfin, le préfet de police a décidé que les débits de boissons tenus et fréquentés par des Français musulmans d'Algérie doivent fermer chaque jour à 19 heures.*

***[En réponse, collée à cette déclaration ; la voix d'une femme algérienne]***

*Circulaire du comité Fédéral de la Fédération de France du FLN (10 octobre 1961)*

*Cher frère,*

*Reçu votre courrier du 7 octobre 1961.*

*Après étude de la situation créée par les nouvelles mesures répressives prises (couvre-feu, transferts en Algérie, exécutions sommaires de compatriotes) et après avoir pris connaissance de votre rapport du 7 octobre 1961, le comité fédéral a pris les décisions suivantes :*

*Les mesures énumérées doivent être combattues énergiquement par une action en trois phases :*

***1<sup>er</sup> phase***

*1° Les Algériens boycotteront le couvre-feu. A cet effet, et à compter du samedi 14 octobre 1961, ils devront sortir en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, en masse.*

*Ils doivent circuler dans les grandes artères de Paris. Exemple : Champs-Élysées, boulevards Saint-Michel, Saint Germain, Montmartre, etc...*

*2° Les commerçants ayant des établissements fixes doivent fermer durant 24 heures en signe de protestation contre le couvre-feu à caractère raciste qui est imposé à nos compatriotes cafetiers et restaurateurs. Cette fermeture aura lieu le lendemain du boycott massif, c'est-à-dire le dimanche 15 octobre 1961.*

*Observations :*

*a) Vous devez faire votre possible afin d'appliquer les points ci-dessus aux dates indiquées. Au cas où le temps matériel ne vous le permettrait pas, déclencher ces opérations au plus tard à partir du mardi 17 octobre 1961.*

*L'action des commerçants devra toujours se faire le lendemain de l'action de boycott massif.*

*b) Les deux premiers jours du boycott avec participation de toute la colonie algérienne de Paris et sa banlieue (femmes, enfants, vieux, jeunes, hommes etc.) doivent être spectaculaires. A partir du troisième jour, tous les hommes sortiront normalement comme par le passé comme si la mesure de couvre-feu n'existait pas.*

*c) Les cadres importants, permanents, recherchés doivent éviter toutes ces manifestations par mesure de sécurité.*

*3° Comme il est à prévoir des arrestations ou des internements, il convient de préparer les femmes à une manifestation avec les mots d'ordre suivants :*

- A bas le couvre-feu raciste,*
- Libération de nos époux et de nos enfants,*
- Négocier avec le GPRA,*
- Indépendance totale de l'Algérie, etc.*

*La manifestation aura lieu devant la préfecture de police le troisième ou le quatrième jour après le déclenchement du boycott du couvre-feu. A cette occasion, faites votre possible pour faire participer le maximum de femmes algériennes, faites en sorte que la manifestation soit encadrée par des militants expérimentés, évitez les provocations de tous bords.*

Les élèves sont en relation physique avec de hautes boîtes bleues, sur roulettes ; fouilleront au moment indiqué pour extraire de curieux objets : des semelles noircies laquées sur lesquelles la classe entière a inscrit les articles de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, version blanc sur noir, français, noir sur blanc, arabe, créole, portugais, espagnol, anglais...

***[L'arrière-petite-fille-de-la-République prend la parole : texte de Maryvonne Vénard]***

*-Et puis, la manifestation eût lieu. Partis de là, d'ici, mille ruisseaux grossirent un long fleuve humain obstiné, dense, digne.*

*-Et puis, plus rien. Chape de plomb liquide, la Seine aux reflets éteints ne laissa plus percevoir aucun murmure, aucune plainte.*

*-Notre arrière grand-mère a traversé de grands moments d'égarement, comme des absences, perdu sa propre mémoire, sa propre voix; n'articulait plus ni le mot liberté, ni celui d'égalité, avait oublié jusqu'à celui de fraternité.*

*-J'ai tout retourné. Tourné et retourné. Toutes les boîtes. Classées archives. Mis sens dessus dessous, interrogé serré, questionné pointu. Motus et bouche cousue. Cousue sur secret. Secret d'Etat. Tâche aveugle. J'ai juste croisé une galerie de portraits d'hommes inquiets. Journalistes, historiens, chercheurs.*

*Couvre-feu! Mais rien ne peut éteindre le feu qui brûle la conscience humaine d'un désir de vérité!*

*-Alors, les heures étaient si sombres, toutes les heures, celles des soirs et celles des matins, étouffées dans les draps noirs d'une guerre, qui ne voulait pas dire son nom; d'une guerre à couteaux nus, d'une guerre à contre-cœur, à cœur crevé; coups portés emportés dans cet autre long fleuve de l'oubli. Passe le temps.*

*-Si lourd ce secret, à porter, qui doit être rendu, rendu accessible.*

*-Disparus sans laisser de trace, si ce n'est celle laissée par corps jetés en onde profonde.*

*Sans laisser d'empreinte, si ce n'est celle de pas pressés, révélés par le déroulement de l'Histoire.*

*Sans laisser de noms. Il y eût les hommes cachés sous couverture, protégés par supérieur hiérarchique.*

*Sans laisser rien d'autre que les contours vite effacés des silhouettes écrivant de leur sang à même le noir bitume le terrible graphique d'un massacre inimaginable, sur le sol de notre République.*

*-Mais s'il faut fouiller encore plus profond, nous fouillerons jusqu'à retrouver les marques.*

*-Les membres de ce grand corps social chancelant ne pourront retrouver l'équilibre que s'ils se souviennent que de qui fût, reste, appui, base, fondement: la déclaration des droits de l'Homme et du citoyen, droits naturels, inaliénables et sacrés de l'Homme.*

#### **ARTICLE 1**

*Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.*

#### **ARTICLE 2**

*Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamés dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion politique ou de toute autre opinion, d'origine nationale ou sociale, de fortune, de naissance ou de toute autre situation.*

#### **ARTICLE 20**

*Toute personne a droit à la liberté de réunion et d'associations pacifiques.*

*-Ainsi, en possession de ces articles fondateurs, que nous appliquerons sur le sol, droit au sol, nous pourrions tracer une droite ligne.*

*Notre commune démarche faisant ressurgir le passé à la surface, toute crainte dépassée.*

**Cette descendante de la République, se trouve alors vers l'allée où les marcheuses, déposeuses de souliers d'enfants, de femmes, d'hommes, suivront, chariots bleus silencieusement manipulés par élèves complices...**

**La foule suivra de part et d'autre de la bande blanche bientôt couverte de**

**dizaines de marcheurs « invisibles », les chaussures reformées d'une âme bleue à peine visible semble « habitées ».**

*[La comédienne, blanche silhouette, lame droite, nuque et talons hauts, ouvre un autre espace devant elle déroulé par son double reflet, masculin : il recule lui offrant la possibilité de s'incarner dans les « Nocturnes » de Xavier Villaurrutia.]*

*Enfin voici la nuit avec ses longs silences,  
ses ombres humides qui amortissent tout.  
Le bruit le plus léger grandit soudain et puis  
se meurt sans agonie.*

...  
*Enfin voici la nuit qui jette des tapis  
de cendre, éteint les lumières, les dernières fenêtres !*

*Car le silence étire de lentes mains d'ombre.  
L'ombre est silencieuse, et nous ne savons pas  
son début et sa fin, ni si même elle en a.*

*Inutile d'ouvrir près de moi une lampe :  
la lumière creuse la mine du silence ;  
par elle je descends de moi-même, immobile.*

...  
*Car la nuit est toujours la mer d'un ancien songe,  
d'un songe vide et froid où ne reste plus de  
la mer que les restes d'un naufrage d'oublis.*

...  
*Ombre liquide où je m'enfonce,  
pensée perdue dans son néant.  
Et plus rien, pas même l'accent  
D'une voix indéfinissable  
pour accéder à l'impossible  
pays d'une mer infinie  
et illuminer de son cri  
ce très lent naufrage invisible.*

...  
*Comment penser, même un instant,  
que l'homme mortel est vivant !  
L'homme n'est que mort de peur,  
de peur mortelle de la mort.*

*La peur l'accompagne comme l'ombre le corps,  
elle l'assaille dans les ténèbres,  
se révèle dans son sommeil,  
prend parfois la forme du courage*

...

*Enfin voici la nuit qui m'inonde l'ouïe  
d'une marée silencieuse, inattendue,  
qui pose sur mes yeux ses paupières défuntes,  
qui laisse dans mes mains le vide d'un message.*

...

*Soudain le fleuve de la rue se peuple d'êtres ardents,  
ils marchent, s'arrêtent, marchent encore.  
Ils échangent des regards, osent des sourires,  
forment d'imprévisibles couples...*

*Il est des recoins et des bancs d'ombre,  
des rives aux formes indéfinissables et profondes,  
de soudains trous de lumière aveuglante  
et des portes qui cèdent à la moindre pression.*

*Le fleuve de la rue reste un instant désert.  
Puis il semble remonter de lui-même  
désireux de recommencer.*

*Il reste un temps paralysé, muet, ardent,  
comme le cœur entre deux spasmes.*

*Mais une pulsation nouvelle, un battement nouveau  
jette au fleuve de la rue de nouveaux être ardents.  
Ils se croisent, s'entrecroisent, s'élèvent.  
Ils volent au ras du sol.  
Ils nagent debout, si miraculeusement  
que nul n'oserait dire qu'ils ne marchent pas.*

**[La silhouette s'est arrêter au centre de l'étoile, à l'autre extrémité de l'Allée,  
devenue voyante, elle, dé-crie le texte de Marie Christine Prati-Belmokhtar]**

*La Seine est couleur de sang  
La Seine est couleur de mort  
Elle prend la couleur de leurs corps  
Meurtris frappés, apeurés  
Et charrie tous les chagrins  
De ces familles désespérées  
Ce 18 octobre au matin*

*La Seine est couleur de sang  
La Seine est couleur de mort*

*Tant de violence  
Ils n'étaient tous qu'innocence  
Est-ce leur nom, leur peau, leurs veines*

*Qui ont déchaînés tant de haine*

*Leur sang était le même  
Que celui qui coule dans les veines  
De ceux qui pouvaient être leurs frères  
De ceux qui sont leurs ennemis  
Leurs assassins, ces bourreaux  
Qui ont accepté les ordres  
Un 17 octobre 61*

*La Seine est couleur de sang  
La Seine est couleur de mort.*

**[La comédienne disparaît...]**

Deux à deux, les rouleaux blancs sont dévoilés, reproduisant comme autre étoile, au sol- carrefour où s'affrontèrent, combats jamais évoqués, forces de l'ordre, faible force de manifestants désarmés :

On ne voit plus que les « traces » de ces affrontements, bleues, noirs et rouges.

Ligne sanglante. Dernière écriture

Pendant qu'un autre point de vue est entendu :

**[On entend le texte de Marie Christine Prati-Belmokhtar]**

*Hier soir, nous avons reçu des ordres, mon garçon, des ordres terribles de notre supérieur hiérarchique et ces ordres, on était obligés de les suivre. Et puis, arrivés sur le lieu de la manifestation il y a eu cette sorte de fièvre, cet acharnement qui a contaminé la plupart de mes collègues. Ils sont devenus comme fous. Je travaillais avec ces gens depuis des années et j'avais l'impression de ne plus les connaître. Je n'ai rien pu faire mon garçon, ils étaient déchaînés, ils sortaient leurs matraques et frappaient sur tout ce qui bougeait jusqu'à ce que les corps s'effondrent. Quelquefois ils continuaient à frapper sur ces gens sans défense qui restaient par terre. Certains ne bougeaient plus, je crois qu'ils étaient morts. A un moment j'ai entendu un policier crier : « il faut tous les tuer et puis les jeter dans la Seine », un autre lui a répondu : « ce qui va être ennuyeux c'est qu'il va falloir les y transporter ! ». Moi, j'étais pétrifié, je n'en croyais pas mes yeux. Et puis il y a eu des coups de feu, on entendait partout des cris, des hurlements. Ceux qui restaient debout étaient emmenés dans les fourgons de police, entassés les uns contre les autres. Tout allait très vite autour de moi, j'avais l'impression que je n'étais plus dans la réalité. Pendant un court instant j'ai voulu leur crier d'arrêter, de reprendre leurs esprits, de leur dire que ces gens n'avaient rien fait, qu'ils étaient innocents, que parmi eux il y avait des enfants... Je regardais autour de moi sans comprendre cette haine, cette violence et puis j'ai senti cette nausée m'envahir, toute cette scène m'écoeurait au point de m'en rendre malade, alors je suis rentré dans un bar, j'en suis sorti quand le calme était à peu près revenu. Une camionnette m'attendait dehors. Mes collègues se demandaient où j'étais passé. La fourgonnette était pleine, je crois qu'ils emmenaient tous ces gens au stade de Coubertin, je n'ai pas pu monter, j'ai dit à mes collègues que je ne me sentais vraiment pas bien et je suis rentré. Sur le trajet je cherchais à comprendre ce qui était en train de se passer, et je pensais à démissionner... Ce matin je suis revenu travailler, j'ai encore cette nausée qui m'envahit depuis hier... Je préférerais être*

*ailleurs mais je n'ai pas le choix...*

**Devant le texte apposé contre le mur du cimetière..... autre carré noir, pour la prise de parole de cette descendante de la République, qui, affectueuse complicité, touchante, touchant le corps qui n'y voit plus de Claude Deschamps (résistant connaissant Papon et son parcours) clôt cette page d'histoire relue.**

**[L'arrière-petite-fille-de-la République donne à entendre le texte de Derrida, entre coupé de commentaires de Claude Deschamps]**

*Nous aurions, me semble-t-il, « contre l'oubli » un premier devoir : pensons d'abord aux victimes, rendons-leur la voix qu'elles ont perdue. Pensons d'abord à la destinée – chaque fois unique et irremplaçable – de ceux et de celles à qui on a dénié le droit à la parole et au témoignage et qui ont eu à souffrir l'injustice dans leur vie, parfois dans leur honneur. Pensons à la machine qui les a broyés, à l'ignominie de certains individus, de certaines forces sociales, de certains appareils étatiques ou policiers. A chacune des victimes, toujours au singulier, à tous ces « disparus » nous devons épargner ce surcroît de violence : l'indignité, l'ensevelissement du nom ou la défiguration du souvenir. Mais un autre devoir, je le crois, est indissociable du premier : en réparant l'injustice et en sauvant la mémoire, il nous revient de faire œuvre critique, analytique et politique. En général et cette fois-ci au-delà des singularités exemplaires. (Claude Deschamps : « La mémoire ne doit pas être commémoration passive, mais l'exigence de la recherche de la vérité et de sa manifestation ») Les crimes en question, les censures, les amnésies, les refoulements, la manipulation ou le détournement des archives, tout cela signifie un certain état de la société civile, du droit et de l'Etat dans lequel nous vivons. (Claude Deschamps : « C'est bien ce devoir de mémoire pour lequel il faut sans cesse œuvrer dans la recherche de la vérité ») Citoyens de cet Etat ou citoyens du monde, au-delà de la citoyenneté et de l'Etat-nation, nous devons tout faire pour mettre fin à l'inadmissible. Il ne s'agit plus seulement alors du passé, de mémoire et d'oubli. Nous n'accepterons plus de vivre dans un monde qui non seulement tolère les violences illégales mais viole la mémoire et organise l'amnésie de ses forfaits. Notre témoignage critique doit transformer l'espace public, le droit, la police, la politique de l'archive, des médias et de la mémoire vive. (Claude Deschamps : « C'est le cas de Maurice Papon, jeune fonctionnaire de Vichy, responsable de déportations raciales et politiques, qui à la libération a su échapper aux sanctions prises contre les collaborateurs et que l'on retrouve Haut fonctionnaire de la République, Préfet de police de Paris en 1961, et appliquant pour les Algériens, les mêmes méthodes que sous l'occupation »...)*

**Les femmes algériennes, tendues, au bord du cercle constitué par les publics, chantent alors, ensemble, tenus par devoir**

**De la haut, de la Tour, les yeux, oreilles, ont eu sans doute le point de vue de l'oiseau : bandes dessinées géantes, lecture facilement décodable : aucune « projection » d'objets ne pouvait, ne pourrait plus en-tacher ce sol, commun.**

**... et puis l'élu, prit la parole...**

**... et puis... et chacun chacune se prit les mains, se les serrant, pour ainsi dire : heureux.**

A propos de cette pièce en quatre actes, distribués dans le temps et dans l'espace est travaillée douze mois durant.

- Toujours les instruments de mesure, pour analyser ces étranges phénomènes que sont les actes artistiques, insaisissables concrétions de sens, d'images de vivants obligatoirement contemporains et de morts, in-temporains... toujours, et encore plus, ici, à Bobigny, concernant des « commémorations », ces instruments font défaut,...
- Un objet palliera, aujourd'hui ; peut-être, car chacun visualisera à sa manière, depuis sa propre posture-position : un simple curseur, qui, mobile, se déplacerait, serait déplacé sur une longue règle touchant d'un côté l'invisible (l'in audible !...), de l'autre le visible (l'audible !)
- Invisibles : trois commémorations sur quatre
- Invisibles pour toute personne « étrangère », non incluses dans le cercle étroit des très impliqués.

Visibles : devenues peu à peu rituels républicains et artistiques les quatre dates, ont été moments nodaux forts, y compris pour les commémorations « réservées » à des communautés; y compris pour la dernière (le 17 octobre 61), frôlant guerre d'Algérie, elle aussi « invisible » pour d'autres raisons...

Visibles : à même le territoire urbain, visibles puisque scénographiées elles se préoccupaient avant tout, du sens Républicain de l'acte collectif (et individuel), obligation faite de sa qualité esthétique et poétique, même dans des conditions qui auraient pu paraître irréalistes...

Preuve faite que, par le soin apporté à chacun des moments de notre histoire, ré-articulée (recentrée) à partir de notre Déclaration des Droits de l'Homme, les leçons objectives que l'Histoire porte en elle, peuvent se mêler à ce qui continue de s'appeler devoir de mémoire... et que toute guerre, 1<sup>er</sup>, 2<sup>eme</sup>, de l'Homme contre l'Homme, ou coloniale doit continuer d'être réinterrogée.

- Invisibles : les publics  
Les expéditions culturelles, les transvasements forcés, même induits par tarifs attrayant se cognent à des raideurs tétaniques provoquées par toute peur.

Les commémorations bénéficient (portent en elles) cette qualité de respect que «le code officiel » (écharpe, porte-drapeau, couleur bleu blanc rouge) installe, malgré nous... le silence qui se creuse à partir de cela devient authentique espace de recueillement de la parole poétique et républicaine. Et peu à peu au cours des années (et des commémorations) les publics se font plus présents, se font relais, continuent d'être regards cachés (depuis les fenêtres d'immeubles, depuis les rues longeant les lieux), mais dans le même temps réalisent que ce sont les mères qui chantent, les petits frères qui apparaissent dans les cubes, les sœurs qui dansent, les pères qui parlent... et que leurs propres productions sont bien là, comme témoignage de leur propre « visibilité ».

Visibles donc, des publics, entraînés malgré eux, peu à peu, à devenir « spectateurs » de plus en plus nombreux, acteurs audibles... (les textes sont enregistrés et on reconnaît bien la voix, leur voix) sans les mettre en situation de « faire l'acteur ».

- Invisible : la démarche, car les cartons d'invitation continuent d'appartenir à une logique médiatique qui n'incite pas, n'appelle pas, ne renouvelle pas dans la forme, la transformation des actes, apportée par notre travail ; car ces cartons arrivent à destination trop tard : ce qui nous oblige, préventivement à faire une information au corps à corps, sans même la possibilité de laisser une trace concrète,
- car le journal municipal ne sachant pas sans doute comment communiquer provoque commentaires frustrés des participants,
- car le site internet de la ville ne relaie pas, non plus, pour Balbyniens et publics extérieurs, intéressés par la nouveauté de la démarche, les informations.
- car n'ayant pas de pied à terre à Bobigny, nous ne pouvons renvoyer à un lieu où chercher explications et déroulements.

Or ce travail à notre humble avis, devrait être mené en étroite collaboration avec le service communication de la ville, et nécessiterait un temps (et un objet et un support) de formation-information historique, de re-contextualisation des manifestations, de justification de la scénographie, avec extrait de textes... afin de laisser un objet qui permette de se souvenir « autrement » , de « revivre » la manifestation, et de faire descendre textes et explications historiques... autrement nous ne laissons que poignée de sable (si les moments vécus sont inscrits profonds dans la mémoire, puisque régulièrement, « on » nous en reparle, on nous les re-raconte, récit approprié ?)

A l'heure où la Seine St Denis apparaît comme « un laboratoire » d'innovation (voir journal Le Monde du mois d'octobre), mais aussi comme un lieu de tensions récurrentes et indépassables, à l'heure d'une intercommunalité en train de prendre, il nous semblerait important que la Ville de Bobigny s'empare de la démarche singulière qui est la notre pour revendiquer son soutien, ses initiatives en matière d'intégration pacifique et républicaine, à partir d'incontournables moments, qui peut soupçonner des temps, forts, appelés à renouer avec l'Histoire, douleurs enfouies, non-dits culpabilisants, temps offerts à des populations perdues, déchirées entre passé et présent, sensation d'être « invisibles » précisément , entre lieu de leur passé et lieu d'une existence présente, invisibles pour une République qui ne les prendraient pas assez en compte.

La visibilité de ces actes (revendiquée y compris médiatiquement) opérerait comme un levier agissant sur une reconnaissance réclamée, reconnaissance qui ne peut qu'entraîner, spirale vertueuse, respect, connaissance réciproque, confiance restaurée et augmentée de part et d'autre.

Visibilité que nous nous devons mutuellement au risque de devenir transparents...

Annulés donc pour le référent légitime : la Ville...

Avant de l'être pour cet autre référent : l'Etat.

Paris Octobre 2009

Compagnie de la Pierre Noire